

GUDULE ENTRE CHIEN ET LOUVE



GUDULE

ENTRE CHIEN ET LOUVE

L'Ombre de Bragelonne

*Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique
Piétinant dans la boue et cherchant, l'œil hagard
Les cocotiers géants de sa superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard.*

Charles Baudelaire
(*Les Fleurs du Mal*)

Sommaire

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Dédicace](#)

[Sommaire](#)

[Chapitre premier](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Chapitre 55](#)

[Chapitre 56](#)

[Chapitre 57](#)

[Chapitre 58](#)

[Chapitre 59](#)

[Chapitre 60](#)

[Chapitre 61](#)

[Chapitre 62](#)

[Chapitre 63](#)

[Chapitre 64](#)

[Chapitre 65](#)

[Du même auteur](#)

[Page de Copyright](#)

[Le club](#)

D'abord, ouvrir les yeux.

Mes paupières sont lourdes, lourdes. Du plomb. Mais, tant que je n'aurai pas levé ce volet m'isolant du monde extérieur, je resterai en proie à moi-même. Englouti dans mon bournier intérieur, dans les sables mouvants d'une semi-inconscience qui m'aspire vers le néant, et dont j'ai le plus grand mal à m'extraire.

Ouvrir les yeux... Quelle entreprise titanesque ! Si je bougeais, plutôt ?

Un monstrueux engourdissement paralyse mon corps. Je bande mes muscles sans le moindre résultat. Autant chercher à animer une statue de marbre. Épuisé par l'effort, je replonge dans mes limbes intimes.

Temps indéterminé. Des tentacules d'ombre se déploient en moi, au ralenti. Durant des heures et des heures, je lutte pour échapper à leur flasque emprise.

Des heures et des heures, ou une fraction de seconde ? Ou un siècle. Comment savoir ?

Je vais... Oui, c'est ça, je vais remuer un doigt. Moins, même : une phalange. Une phalange, ce ne sera pas trop difficile.

Je me concentre, je rassemble mes forces. Je fais appel à toutes les puissances qui stagnent loin, si loin, au fond de mon gouffre mental. Je prends mon élan, comme un fauve s'appêtant à bondir. Puis han ! d'un seul coup, je projette un flux d'énergie vers ma main gauche.

Ma main gauche, mon doigt, ma phalange... Je les sens, physiquement. Leur présence organique me sature l'esprit. Je ne suis plus qu'une main, un doigt, une phalange. Mais cette main, ce doigt, cette phalange restent inertes. Les ordres du cerveau ne leur parviennent pas.

Que m'est-il arrivé ? Pourquoi cette errance aux frontières du non-être ? Suis-je malade ? Blessé ? Dans le coma ? Sous anesthésie ? Mourant peut-être ?

Vais-je me réveiller – à condition que je me réveille ! – dans une chambre d'hôpital ? Sur une table d'opération ? Dans... dans le tiroir réfrigéré d'une morgue ?

L'odieuse perspective fait naître un spasme glacé dans le creux de mes reins. MOI, sous le scalpel d'un médecin légiste... Conservé dans le formol... Brrr !

Et d'abord, qui suis-je ?

Impossible de m'en souvenir...

Si je pouvais regarder ce qui m'entoure, sans doute la mémoire me reviendrait-elle. Cette amnésie n'est sûrement qu'une absence passagère, le résultat d'un choc.

Quel choc ? Je ne me rappelle aucun choc. Rien de violent ne m'habite. Juste ce poulpe obscur qui étire à l'infini ses membres convulsés, ses ventouses gluantes, et crache un brouillard d'encre.

Ouvrir les yeux, c'est la seule solution. Avec la vue, tout me reviendra. La clarté du jour dissipera les ténèbres qui m'emplissent, un ordre lumineux remplacera le chaos.

Ouvrir les yeux...

Des images surgissent tandis que je peine, et flottent au-dessus du magma. Je vois des hommes, attelés à des cordes. Ils tirent. Leurs muscles tétanisés tremblent, à la limite du claquage. Le soleil leur ronge la peau, sueur et sang lustrent leurs épaules. Une rumeur de souffrance, profonde, assourdissante, monte de leurs corps tendus, martyrisés par l'effort. La charge oscille enfin.

Il me semble que... mes paupières ont frémi.

Les énormes blocs de granit s'ébranlent. Quelque part, un fouet siffle, suivi d'un râle. Une forme s'écroule, aussitôt piétinée. Interrompre le gigantesque élan collectif est à présent impossible, fût-ce au profit d'une vie. La machine humaine n'a plus rien d'humain.

Est-ce moi, ce travailleur écabouillé, cette flaque pourpre bue par le sable du désert ? Ou ma mémoire, incontrôlée, recrache-t-elle des récits enregistrés il y a bien longtemps, des séquences de films que mes efforts présents font ressurgir, pas association d'idées ?

Millimètre après millimètre, les blocs de granit glissent sur le sol. À l'horizon, la pyramide s'érige.

Mes paupières se soulèvent enfin.
Un rai de lumière déchire mon cerveau.

Le front contre la vitre, Astrid suit des yeux le vol des corbeaux dans la grisaille.

— Encore une journée..., soupire-t-elle.

Une journée comme toutes les autres, face à ce paysage immuable, cette forêt, ces brumes que rien ne dissipe jamais, ce jardinet détrempé. Une journée de tâches dérisoires : repas, ménage, lessive, repassage, ne profitant à personne mais s'égrenant au fil des heures comme un parcours de somnambule.

Que quelque chose interrompe ce parcours, et le somnambule se réveille, affronte le vertige et bascule dans le vide.

Lentement, Astrid ouvre le frigo, en sort une botte de poireaux, des branches de céleri, quelques carottes. Étend, sur la table de la cuisine, une feuille de papier journal – ce quotidien qu'elle ne lit pas, mais trouve chaque matin dans sa boîte aux lettres, adressé à son défunt mari –, et entreprend l'épluchage minutieux des légumes.

Dix heures sonnent à l'horloge du salon.

Nouveau soupir. Un soupir de grosse que le poids de sa chair incommode. À soixante-deux ans, Astrid se sent vieille. Les Africaines sont précoces, en général. Être femme à douze ans use prématurément. Les années volées à l'enfance ne se rattrapant pas, au bout du compte, la terrible soustraction demeure.

Longtemps, la présence de Jean a entretenu l'illusion d'une jeunesse factice. Lui, était vraiment vieux. Et dans son regard, la fillette de jadis n'avait pas pris une ride.

Des empressements d'homme, quel label de jouvence !

Aujourd'hui, seule entre ses quatre murs, Astrid n'est plus que lassitude. Surtout avec cette peur qui rôde, à l'extérieur. Cette peur *jeune*.

Après des clignements à n'en plus finir, mes yeux se laissent enfin apprivoiser. L'écran de larmes s'élimine peu à peu, la plaie de lumière cicatrice. Des formes floues s'insinuent dans les fulgurances de ma cécité.

La première chose que j'aperçois, c'est un brin d'herbe. Un minuscule brin d'herbe qui se balance au vent, à un centimètre de mon nez.

Je l'observe avec une attention soutenue, captivé, subjugué. Je pourrais rester ainsi des années, des siècles, l'éternité, avec pour seul panorama ce fragile végétal dont le frémissement m'hypnotise.

Autre intérêt de ce brin d'herbe, et non des moindres : il répand un parfum d'une telle intensité que j'en suffoque. Des remous olfactifs qui m'assaillent, me submergent. Dans lesquels je m'abîme. Jamais auparavant je n'avais éprouvé la jouissance extrême de se noyer dans un raz-de-marée d'odeurs.

Tiens, que se passe-t-il ? Un frisson me parcourt l'échine. Quelque chose vient d'entrer dans mon champ de vision, dont l'intérêt relègue soudain tout le reste au second plan.

Une fourmi.

La fourmi escalade le brin d'herbe. C'est un spectacle palpitant. Je retiens ma respiration. Sous le poids de l'insecte, le brin d'herbe ploie. *Il ploie mais ne se rompt point.* Où ai-je entendu cette maxime ?

L'arbre tient bon, le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts,

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

La strophe m'est revenue, intacte, Dieu sait d'où. Et un nom : La Fontaine. *Les fables de La Fontaine.*

Durant quelques instants, je suis comblé. Le brin d'herbe, la fourmi, le raz-de-marée d'odeurs, les mots qui dansent dans ma tête. De quoi remplir une vie. Puis soudain, la fourmi dégringole, rompant la fragile perfection de mon bonheur. Alors je me redresse d'un bond et, à pleins poumons, j'aboie.

Un aboiement, venu des profondeurs de la forêt, fait sursauter Astrid. Elle ramène sur ses épaules le tissu bariolé qui lui sert de châle – une frise d’oiseaux jaunes sur fond rayé vert et violet, du plus pur style wax hollandais –, et s’en enveloppe frileusement.

— Saleté de chienne..., ronchonne-t-elle.

Elle n’a jamais beaucoup aimé les animaux. Voilà plus de quarante ans que l’engouement des Européens pour « leurs compagnons à quatre pattes » l’irrite. S’encombrer la vie de ces parasites, pffitt ! À part bouffer, chier et semer leurs poils partout, ça sert à quoi, franchement ?

Le bétail, la volaille, OK. Les chèvres et les brebis, d’accord. Les chiens de garde, à la rigueur. Les chats, pour chasser rats et souris, bon. Mais Meisje...

L’utilité de Meisje reste à déterminer. À part vous réveiller la nuit par ses hurlements intempestifs, et vous regarder passer en grondant, l’enfer dans les prunelles...

Évidemment, durant la petite enfance de Hugo, c’était différent. Comme compagne de jeu, la chienne valait son pesant d’or. Comme mère adoptive aussi. Un flanc chaud, un pelage où crocheter sa menotte... Sans cette nounou canine au dévouement sans bornes, on se demande ce que serait devenu le pauvre gosse.

Mais aujourd’hui, Hugo a la quarantaine. Et il est fort comme un Turc.

Astrid hausse les épaules, consciente de son absolue mauvaise foi. Pendant que Hugo court les bois avec sa chienne, au moins, il ne pense pas à mal !

J'ABOIE.

Fauché par la surprise, je retombe, le museau dans la poussière.

Mais... Mais... Mais... Non, c'est impossible, je rêve. Les premières lueurs de l'aube effaceront ce songe idiot. Il me suffit d'attendre.

Je pose la tête à plat sur mes pattes, dans une attitude qui m'est familière – familière ? ! ? – et, pétrifié, j'attends le matin.

Absurde ! Il ne doit pas être loin de midi. Le soleil, pour autant qu'on puisse en juger à la vague radiance du ciel cotonneux, est presque à son zénith. Jamais je ne dors aussi tard. Les aubes laborieuses ont, de tout temps, été mon lot.

Je suis donc éveillé.

Mais non, bougre d'abruti ! *Je rêve que je suis éveillé.* En réalité, il fait nuit noire, et je me trouve dans mon lit aux côtés de ma femme.

Ma femme... Quelle femme ?

Un hoquet me soulève. Vomi par ma mémoire défaillante, un visage vient de m'apparaître en gros plan. Mais de façon si brève, si furtive, si... subliminale, qu'à peine entrevu il s'est dissous, me laissant pantelant, le cœur explosé, des couinements d'angoisse plein la gueule.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Reprenons tout depuis le début. Qui suis-je ?

Je suis... Oui, ça me revient, maintenant. Je suis un chien errant, un chien libre. Jamais aucun humain, fût-il une femme – MA femme ! – n'a eu de pouvoir sur moi.

Des réminiscences diffuses m'envahissent. Le froid de la dalle... La chaleur humide de la portée de chiots, grouillant dans le pelage maternel... La tétine nourricière, juteuse, sublime... Les multitudes d'odeurs titillant mon flair : terre humide, végétaux pourrissants, mousse, champignons, fleurs mortuaires... Et, plus fortes que tout cela, entêtantes, saturant l'atmosphère, exsudées par le sol, les pierres, les plantes, le vent, par ma mère elle-même, ces fragrances excrémentielles de chairs en décomposition qui imprègnèrent mes prémices d'existence. Cette puanteur de cimetière, imperceptible au commun des mortels, mais dont les chiens discernent chaque nuance.

D'où me viennent ces impressions contradictoires ? Ces sentiments de déjà-vu, de déjà-vécu qui m'assaillent à présent le cerveau ? De quel abominable court-circuit suis-je victime pour que se rencontrent, dans ma mémoire, des souvenirs d'homme et des souvenirs de chien ?

Suis-je un homme qui rêve qu'il est un chien ?

Suis-je un chien qui rêve qu'il est un homme ?

La vermine grouille dans mon pelage. De sournoises démangeaisons me parcourent les flancs, le dos, l'abdomen. Avec une aisance qui me laisse pantois, ma patte arrière se soulève et grat, grat, grat... Le soulagement ressuscite en moi une autre sensation, en tout point semblable. Celle d'une main sombre aux ongles courts. Une main de femme vieillissante, soulevant la couverture, écartant le linge, apaisant adroitement le prurit d'une escarre.

Une houle de reconnaissance me soulève.

Moi, immobile, impuissant, paralysé, et cette main, la sienne, à la paume si souvent mangée de baisers, au poignet tant de fois prisonnier de mes doigts. La main fouilleuse des troubles caresses...

ASTRID !

Le nom m'a giclé de l'âme comme un éjaculat.

Astrid, éclat de verre, onomatopée scintillante évoquant les plaines enneigées, les fjords, les glaciers scandinaves. Combien de petites Congolaises en furent affublées, au début des années trente, en hommage à la souveraine de l'État colonisateur ?

Un frôlement, non loin, change le cours de mes pensées. Je dresse l'oreille, tout mon être subitement en alerte.

Dans un taillis voisin se terre un lapereau. D'un bond, je suis sur lui. Les crocs tenaillant sa nuque, je l'agite

furieusement de gauche à droite. J'ai faim. Sa chair est tendre. Le goût du sang me remplit d'aise.

C'est en pleine digestion que le flash me saisit. Une explosion de lumière pourpre. Un embrasement si virulent, si démesuré que, l'espace d'un instant, je peux me croire au cœur d'un incendie.

Mais ce n'est pas un incendie. Juste un coucher de soleil surgi des ténèbres du passé.

Tout flambait : le ciel, la brousse incandescente, l'horizon ardent zébré de vermeil, de rubis, d'orange. La terre, d'un rouge profond. Sur ce brasier, les branches tourmentées de l'immense fromager se détachaient en ombres chinoises, comme autant de serpents se tordant dans les flammes.

Sous le fromager, la case au toit de palme. Et devant la case, le petit vieillard nu psalmodiant des cantiques, dont la vue m'a rempli d'effroi.

— Hoooooooouuuu... Hoooooooouuuu...

Assis sur mon derrière, le museau levé, le cou tendu, je hurle. À la lueur de ce coucher de soleil, la mémoire m'est revenue d'un seul coup. Des milliers et des milliers de souvenirs. Tous les souvenirs d'une vie d'homme.

— Hoooooooouuuuuu... Hoooooooouuuuuu...

Je hurle, je hurle, ma cervelle de chien prête à éclater.

À force, Astrid a oublié la cuisine africaine. Les saveurs de gingembre, de manioc, de plantain, ne lui manquent même plus. Faute d'ingrédients ad hoc, elle a depuis longtemps muselé ses papilles et affadi l'haleine de ses marmites. Nulle épice exotique n'émoustille plus ses plats. D'ailleurs, à quoi bon ? Jean raffolait des potées, brouets et mets traditionnels – certes sans fantaisie mais tenant bien au corps – dont il faisait son ordinaire, et qu'elle préparait à ravir. Lui disparu, elle n'a pas changé ses habitudes.

Manger, est-ce un acte de jouissance ou de survie ?

Avec une régularité de métronome, Astrid remplit la cuillère à ras bord et la porte à sa bouche. Goûte-t-elle seulement l'aliment qu'elle absorbe, ou la survie a-t-elle pris le pas sur la jouissance... Sur toute jouissance ?

JE SUIS MORT, JE LE SAIS À PRÉSENT. Mes derniers instants me reviennent en mémoire.

Il était tard, aux alentours de minuit. Dans mes draps imprégnés d'urine, je somnolais. Astrid avait dressé un lit de camp, près de moi. Depuis mon attaque, nous ne dormions plus ensemble. Elle devait craindre de me déranger, elle si vivante et moi trois quart cadavre. À moins que ma proximité ne l'incommode. Mes relents, ma sueur. Mon incontinence. Peut-être même, avec cette crédulité propre aux gens de sa race, redoutait-elle que la mort ne se transmette comme une maladie contagieuse.

Quel dévouement, pourtant ! Quelle abnégation ! Jamais, en presque un demi-siècle de vie commune, Astrid ne s'était autant préoccupée de moi. Veillant, inlassable, à mes côtés, soignant mes plaies, vidant mes bassins, m'emmaillottant comme un bébé. Me nourrissant quasi à la mamelle...

Par la fenêtre dont le volet cassé laissait suinter la nuit, j'apercevais les ombres du jardin. Une portion de terre herbue tant de fois tondue par mes soins. Des arbres fruitiers, malingres mais féconds, plantés avec amour et si souvent élagués, échenillés, greffés, dont les fruits faisaient ma fierté.

Allais-je devoir quitter tout cela ?

Et l'abandonner elle, elle... Elle, dormant à poings fermés, son visage d'ébène hermétiquement clos... Elle, auréolée de ses crêpelures grises, ceinte de batiks tropicaux, allant et venant dans cette maison – la nôtre ! – en dodelinant du sein au rythme de sa marche ? Elle, l'oiseau de paradis en exil dans ces sombres Ardennes, la déracinée n'ayant plus que moi pour patrie ? Elle, elle...

L'abandonner... Cette idée me suppliciait.

Arracher un être à son continent, l'emporter chez soi comme un trophée – comme une bouture –, l'acclimater, lui consacrer chaque instant de sa vie. Puis du jour au lendemain, disparaître, le livrant aux intempéries...

J'aurais dû... oui, j'aurais dû la laisser là-bas, dans son village. Elle m'aurait oublié. Ou se serait souvenue de moi, du vague à l'âme, tout en pondant des ribambelles de gosses bien noirs. Veuve, elle aurait eu une descendance pour la soutenir, des cousins, des amis. Un entourage à son image, à sa couleur. Et je l'avais privée de ça, de cette vieillesse sereine, par égoïsme.

Par passion dévorante, plutôt. Quarante-sept ans d'amour fou, sans la moindre défaillance.

Certes, mais au prix de combien d'années de future solitude ?

Les heures s'égrenaient lentement. La mort montait en moi. J'écoutais respirer Astrid. À l'ultime seconde, je le jure, je n'ai pensé qu'à elle.

J'aurais voulu crier mon désespoir, ma souffrance, mes remords, mais la maladie m'avait rendu muet. Depuis plusieurs semaines, je n'étais plus qu'un corps inerte, privé de mouvement et de parole. Avec juste un regard pour communiquer...

La mort montait en moi, inexorable flux de glace. Ma respiration devenait de plus en plus laborieuse, de plus en plus sifflante. Je suffoquais. Quand j'ai craché mon dernier souffle, une plainte s'est élevée au loin, comme un écho à mon cri silencieux.

La chienne des voisins avait senti la mort. Elle hurlait à ma place. En m'éteignant, je l'en ai remerciée.

Le hurlement de Meisje cette nuit-là, jamais Astrid ne l'oubliera. Toutes les nuits, elle l'entend. Et les boules Quiès n'y changent rien. Le cri ne vient pas du dehors, de cette cabane enfouie dans les bois dont, le soir venu, on aperçoit entre les sapins la vague lueur des fenêtres éclairées. Non, le cri est dans sa tête, imprimé au fer rouge.

Elle se doutait bien que c'était imminent. L'état de Jean avait empiré de façon spectaculaire. Elle s'était juré de ne pas l'abandonner un seul instant, de lui tenir la main pour le grand saut. Elle lui devait bien ça, quand même !

Longtemps, allongée sur son lit de camp, elle avait pressé ses doigts froids en fredonnant la berceuse hutue qu'il aimait tant, une complainte naïve, ponctuée de petits gémissements :

Mwana wantje ihii

Ninde ukuvuze ihii ¹...

Elle lui avait dit des mots tendres, ce petit nom surtout, dont elle connaissait la toute-puissance : Kitoko. Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas prononcé ? Vingt, trente ans ? Plus, sans doute...*

Kitoko, c'était son expression de fillette, trois syllabes magiques dont elle usait et abusait, ayant découvert – pas hasard – leur effet sur l'Homme Blanc. Kitoko. Tout était dans l'intonation, le léger galop de la langue contre les dents. Dans la mimique également : les lèvres écartées comme pour un éclatant sourire, puis resserrées, et enfin arrondies en forme de baiser.

Une bouche de négrillonne prononçant ce mot-là, et de cette manière, c'était plus qu'une avance...

Bien sûr, à douze ans, Astrid ignorait cela. Mais ce qu'elle lisait dans les yeux de Jean éperonnait sa malice. Kitoko, Kitoko, Kitoko. Elle testait son pouvoir jusqu'à ce que le regard de l'Homme Blanc chavire.

Ninde ukurijije ihii, Kitoko ²...

À force de chanter, Astrid avait fini par s'endormir.

C'est le hurlement de la chienne qui l'avait réveillée. Un brame de mort lancinant, effroyablement douloureux. Le pouls de Jean ne battait plus.

Astrid s'était bouché les oreilles avec horreur. Jusqu'au matin, elle avait tourné en rond dans sa maison, harcelée par cette clameur qui emplissait l'espace et lui donnait envie de hurler, elle aussi, en se roulant par terre.

Au matin, une ambulance avait emporté le cadavre. Alors Meisje s'était tue, et Astrid avait pu recommencer à penser.

Jean était mort seul, sans un adieu. Nulle voix aimée n'avait accompagné son départ. Ni la berceuse qui entraîne doucement vers le sommeil, ni le *Kitoko* nostalgique. Juste, chargée d'une angoisse indicible, la néfaste plainte d'une bête.

Une plainte qui obséderait Astrid à tout jamais.

¹. Mon enfant, ihii

Qui t'a peiné, ihii

². Qui t'a fait pleurer, ihii, Kitoko ?

Je suis mort, d'accord, mais qu'est-ce que je fais dans ce chien ?

Non, ma question est mal formulée. Pourquoi SUIS-JE un chien, avec un passé de chien, un instinct de chien, des impulsions de chien, et mes émotions d'homme, intactes ?

Je n'ai jamais cru ni à Dieu ni au Diable, ni au bien, ni au mal. Ni à la vie éternelle, ni à la rédemption. Ni, *a fortiori*, à la métempsychose. Et pourtant... je ne vois pas d'autre explication.

Me serais-je réincarné dans un chien, tout en ayant, par erreur, gardé la mémoire d'une existence précédente ?

C'est une hypothèse plausible, après tout. En tout cas, la seule envisageable pour l'instant.

Poursuivons le raisonnement. Et si, à l'insu des vivants, c'était le lot commun des défunts, d'accumuler des souvenirs en couches successives ? Si chacun possédait la totalité de ses passés, rangés, telles des lasagnes, au fond de son cerveau ? Quel trésor... et quel enfer !

Non... J'ai beau me torturer les méninges, je n'ai d'autres souvenirs que ceux de Jean.

Mais peut-être n'en suis-je qu'à mon premier karma ? Un mort novice, en quelque sorte. Un apprenti revenant...

Bon, admettons... À présent, il va me falloir apprivoiser ce nouveau moi-même – que, par ailleurs, je semble si bien connaître. Investir ma nouvelle chair.

J'agite une patte, deux. Les muscles répondent. C'est fabuleusement enivrant, surtout comparé à mes sensations précédentes. De vieux et paralysé que j'étais, me voici jeune, souple, plein d'une triomphante bestialité.

Je lève la truffe, je hume. Un fumet m'assaille les narines, impulsant à mes nerfs un impérieux signal. D'un bond, je me dresse et je file comme une flèche en direction de l'odeur. L'explosion de mes sens me comble.

Le paysage défile à toute vitesse. Le vent me siffle aux oreilles. Je cours, les narines au ras du sol, la foulée ample, parfaitement maître de ce corps prodigieux. Un violent sentiment de puissance – que dis-je, d'invulnérabilité ! – me possède. Je cours. Rien ni personne ne pourrait m'arrêter.

Si : moi.

Je freine des quatre pattes. L'odeur est là, tout près, d'une formidable virulence. Imperceptible à l'œil mais assaillant mon odorat. J'y plonge le museau. Un bien-être sauvage m'envahit.

C'est une pisse de chienne.

La truffe écrasée sur le sol, je suis la piste. Je la suivrais jusqu'au bout du monde.

La vaisselle terminée, une petite sieste s'impose. La digestion l'exige. C'est l'un des nombreux effets de l'âge, cette dolence d'après repas. Une halte nécessaire, pour laisser libre cours à l'œuvre des sucs gastriques.

Astrid se traîne jusqu'au fauteuil de velours grenat, dans lequel elle se laisse tomber. À tâtons, elle cherche la télécommande sur le guéridon, et l'actionne.

L'écran télé s'allume.

Infos. Elle zappe. *Tournez manège*. Elle zappe encore.

— *Kate, mon amour, pourquoi tant de froideur ?*

— *De froideur, Jim ? Que devrais-je faire, selon vous ? Vous sauter au cou ? Vous offrir mon corps ?*

— *Oh, Kate, je vous aime...*

Astrid repose le zappeur, croise les mains sur son ventre, clôt les paupières. L'instant d'après, elle s'assoupit.

— *Je ne suis pas à vendre, Jim... Ou alors très, très cher !*

— *Je suis prêt à payer le prix.*

— *Ha, ha, ha, ha ! Qu'avez-vous donc à m'offrir de si précieux, mon pauvre ami ?*

— *Ma vie !*

Les ronflements d'Astrid couvrent l'insipide dialogue. Dehors, un crachin impalpable empoisse l'atmosphère. Une myriade de minuscules gouttelettes pose un voile opaque sur les vitres. Arrachées aux branches par la bise de novembre, les feuilles des arbres fruitiers s'envolent en tourbillons.

Depuis quand suis-je sur cette route, à suivre la piste de la femelle ? Je n'en ai pas la moindre idée. Le temps est différent pour les hommes et les chiens. Pour les vivants et pour les morts. À plus forte raison pour moi, qui ne me sens ni l'un ni l'autre – et les deux à la fois.

Quelle heure peut-il bien être ? Je l'ignore tout autant. Dans ces fagnes crépusculaires, à quelques nuances près, si peu de chose différencie les ombres diurnes des ombres nocturnes...

Je marche d'un petit pas pressé, l'œil aux aguets, m'orientant au flair. Longeant – sur ma gauche, par un automatisme dérisoire hérité d'*avant* – les fossés où stagne une eau noirâtre, les talus caillouteux, le bas-côté ourlé d'asphalte.

Parfois, une voiture me croise ou me dépasse. Il arrive qu'elle ralentisse, qu'un homme ou une femme – les femmes, surtout – se penche à la portière. Et les commentaires de fuser : « Oh, un chien perdu ! Pauvre bête ! Les connards qui abandonnent leurs animaux, on devrait les foutre en taule ! » Puis la voiture repart, ayant évacué son trop-plein de bonne conscience par la vitre baissée, comme une flatulence.

Moi, je poursuis mon chemin, indifférent à ces vaines compassions. Trompé par un effluve, il m'arrive de bifurquer, d'emprunter, le cœur battant, un sentier de traverse. De courir, nez au vent, vers la fallacieuse senteur. Puis, réalisant mon erreur, de revenir sur mes pas et, dégrisé, de reprendre la route qui file en droite ligne vers l'horizon plombé.

Astrid...

Tandis que j'avance, poussé par le désir, ce nom me hante comme une musique.

Astrid...

Je marche, l'oreille et la queue basses. La pluie détrempe mon poil clairsemé par la gale. Dans les ornières, mes pattes creusent un double chapelet d'empreintes que l'ondée se hâte de remplir, me gratifiant d'une piste miroitante. Les forêts de sapin succèdent aux forêts de sapin, noires profondeurs au sol stérile, couvert d'aiguilles, où stagnent, même en plein midi, de cotonneux filaments de brume.

L'odeur de la chienne me tire vers l'avant.

Astrid...

De loin en loin, je traverse des hameaux : quelques maisons de briques, très basses, frileusement recroquevillées sous leurs toits d'ardoises. Elles se ressemblent toutes, propres et circonspectes, conçues pour la pénombre, les vents coulis, les ondées interminables, les chuchotis malveillants. Leurs fenêtres, qu'obturent des cataractes de dentelle, me suivent d'un regard aveugle plein de sous-entendus.

J'habitais une maison semblable, avec Astrid.

Astrid...

Astrid, est-ce toi que je cherche, ou la chienne ? Je ne sais plus très bien. En moi – dans mon moi double –, les deux convoitises se confondent. Je marche d'un petit pas pressé, ma langue pendouillant mollement de ma gueule qu'empanache un halo de vapeur tiède...

Où m'entraîne mon instinct ? Vers le coït libérateur ou vers la niche ? Vers la femelle ou la maîtresse ?

Sans crier gare, mon sang se met à bouillir. Ma libido bicéphale vient subitement de se fixer sur un objet, et cet objet est un souvenir. Celui d'une bouche.

Dans la peau noire, elle s'ouvrait, d'un rose obscène, révélant des gencives pâles et deux rangées de quenottes nacrées de salive.

Évoquer ces quenottes-là, leur tranchant, leur morsure, m'emplit le ventre de vertiges.

Mais en ce temps-là, Astrid ne mordait pas ; pas encore. À douze ans, on n'est pas cruel. Elle rejetait la tête en arrière, ouvrait en grand ses lèvres insolentes, riait aux larmes, puis s'enfuyait. Je courais derrière, en sueur, les tempes comprimées, ahuri de soleil. Foulant fiévreusement la terre rouge. Son rire tintait dans la fournaise.

Quelquefois, je la rattrapais.

C'est un curieux bruit qui tire Astrid de sa sieste. Une sorte de grincement à répétition. Il lui faut un petit moment pour émerger et réaliser de quoi il s'agit.

On dirait une poulie mal huilée.

Ou...

Nom de nom, un pleur de chien !

Elle fronce les sourcils, s'arrache à son siège. L'esprit encore engourdi, elle traverse lourdement la maison. D'où cela peut-il bien provenir ?

De sous la porte d'entrée.

— Meisje ? hésite la vieille femme.

Meisje est la seule chienne à des kilomètres à la ronde.

Meisje ?.. Impossible. La farouche bête ne l'a jamais approchée. À peine Astrid entrevoit-elle parfois sa silhouette, fouinant dans le fossé du Chemin Sous-Bois, ou l'entend-elle cavalier dans les feuilles mortes. Sans parler des hurlements nocturnes, bien sûr...

Prudemment, la vieille femme entrouvre le judas.

C'est bien un chien qui geint, allongé sur le seuil. Un bâtard inconnu, plutôt moche et extrêmement sale. Rien à voir avec la semi-louve de Hugo.

Rassurée, Astrid ouvre la porte et, sans complaisance, apostrophe l'importun :

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

La voix courroucée me fait courir un frisson le long de l'échine, mais je ne bronche pas. Ma plainte, en revanche, s'accroît à l'extrême et frise l'ultrason. Le museau entre les pattes, l'œil implorant, je fixe Astrid de tout mon être.

D'où je suis, elle me semble immense. Mon regard monte vers elle par étapes : chaussons élimés, chevilles sombres, abdomen lourd ceinturé de wax, seins avachis sous le chandail tricoté main, gorge grasse, visage ridé, chevelure grise. L'examen est superflu, je la décrirais les yeux fermés.

De la voir, j'ai le cœur prêt à éclater. Je voudrais... Je voudrais me jeter sur elle, lui crier mon amour. La renifler jusqu'à en perdre conscience, jusqu'à tomber à ses pieds, ivre d'elle... Mais elle ne comprendrait pas, elle prendrait peur. Après tout, elle ne me connaît pas. Et elle n'aime pas les animaux.

Elle n'aime pas du tout, du tout les animaux. Les chiens, en particulier. La voici qui tape du pied par terre, comme une petite fille en colère :

— Veux-tu bien t'en aller, sale bête !

Je me lève, mais ce n'est que pour m'ébrouer. De mon poil trempé gicle une constellation de gouttelettes.

— Tu m'éclabousses, maintenant ! C'est un comble ! Allez, dégage ! Pshhh, pshhh, va-t'en !

Je me recouche. L'obstination est ma seule arme. Sous les coups, les insultes, le chien s'allonge aux pieds de son maître. Il lèche les chaussures qui le molestent. Nulle brimade n'entame sa confiance. Il se laisserait massacrer sur place – et en redemanderait ! – pour peu que son maître l'ait décidé.

Le chien est un con. Je suis un chien.

Astrid hausse les épaules avec agacement, rentre dans la maison, claque la porte. Me crie, de l'intérieur :

— Tu te fatigueras avant moi !

Sur la pierre bleue du seuil, je flaire goulûment la trace de ses pas. Puis, la truffe collée au bas de la porte – cette fente à ras le sol, d'où transpire un peu de paradis –, je hume, éperdu. La griserie m'assomme.

Je m'endors, martelé par la pluie, la *drache*, comme on dit chez nous, et je rêve de jadis.

« *Kitoko !* » gloussait Astrid, provocante comme savent l'être les fillettes prépubères. Et sa hanche maigre ondulait sous le pagne, si menue que mes deux mains auraient pu en faire le tour. L'adrénaline m'inondait les veines. « *Kitoko* », ça veut dire « *Le Beau* » en swahili.

Elle coulait vers moi un regard en coulisse, pupille luisante, démesurée, mangeant l'iris et cernée d'une lunule d'opale. J'y lisais de telles promesses que tout mon être se tendait. Une grimace niait aussitôt l'invite. Et elle s'enfuyait dans un éclat de rire, faune femelle couleur de nuit.

Le sommeil des chiens n'est jamais profond. Un coup de vent estompe le fantasme. Retour au réel.

Je bâille, les oreilles soudées au crâne. À travers mes paupières mi-closes, je me repais du paysage avec des soupirs d'aise. Mon errance s'achève ici, dans ce jardinet que je connais par cœur. Gazon détrempé, haie de thuyas, petite allée bordée de pensées jaunes et mauves, cerisiers malingres, pommiers étiques... À l'arrière, le potager dont je devine, sans les voir, les rangs de choux frisés, d'oignons, de persil monté en graine. Et plus loin, de l'autre côté de la clôture, le Chemin Sous-Bois longeant la forêt et son demi-jour perpétuel.

Je l'emprunte mentalement.

À cent mètres à peine, retranchée derrière son rempart de sapins, se terre la cabane du Flamand. Un chalet de rondins d'inspiration canadienne.

De jour, à peine soupçonne-t-on sa silhouette maflue, masse sombre dissimulée par une végétation plus sombre encore. Mais la nuit, ah, la nuit...

Cette nuit-là, ma dernière en tant qu'homme, ses fenêtres éclairées la trahissaient. Ses fenêtres, et le chant funèbre de Meisje, qui hurlait à ma place...

Je lève la truffe. L'odeur de la chienne me parvient par bouffées, âcre, exquise. L'odeur de la piste... Mon pelage s'électrise de plaisir.

C'est Meisje qui m'a attiré ici, vers ma maison. Meisje qui a concilié, par la magie de ses sucs glandulaires, mes

aspirations d'homme et mes appétits d'animal. Meisje qui m'a ramené, sans le savoir, à Astrid.

Meisje-la-délectable.

Si les chiens souriaient, je sourirais. J'ai durant tant d'années côtoyé cette chienne – ces chiennes ! – sans en soupçonner les attraits...

Meisje est la troisième du nom. Sa mère et sa grand-mère ont sévi avant elle, dans le chalet des bois. Depuis plus de vingt ans, le bruit court, au village, que Hugo fait couvrir ses bêtes par des loups. Mais ce sont des ragots, bien entendu. Les médisances vont bon train, dans nos régions. Et on n'y aime guère les étrangers.

Je me rendors, les narines dilatées, un fumet d'urine femelle dans l'âme. Sur les fils électriques, des nuées de corbeaux ricanent.

L'après-midi passe, de somnolences en veilles, sans que la pluie s'arrête un seul instant.

Dans sa cuisine, Astrid tourne en rond en grommelant. La présence de ce chien sur le pas de sa porte la chiffonne. Que dis-je, la chiffonne ? Lui met carrément les nerfs en pelote !

Et d'abord, d'où peut-il bien venir ? D'une ferme de la région ? Les paysans font grand usage de ces lamentables corniauds, hargneux et sous-alimentés, attachés vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans les cours. Ils s'en servent comme gardiens, en théorie. En réalité, comme souffre-douleur. Les pauvres bêtes crèvent de haine à petit feu, quand les coups ne les tuent pas avant.

Lorsqu'un de ces martyrs parvient à s'échapper, il est irrécupérable. La captivité l'a rendu fou. On parle parfois, dans les journaux locaux, de ces féroces égorgeurs de bétail. Il y a même eu des cas d'enfants dévorés. La presse met les populations en garde contre ce genre d'accidents, hélas moins rares qu'on ne le pense.

Le chien-du-pas-de-la-porte est-il dangereux ? Apparemment, non. Il semble même amical, avec ses bons yeux implorants. Mais on ne sait jamais.

Il doit avoir faim. Peut-on se fier à un animal affamé ?

Non... Par contre, on peut le nourrir...

Le nourrir ? Et quoi encore ? Pour qu'il s'incruste ?

Dans le frigo, il y a un reste de pot-au-feu. Plus très frais, il faut bien l'avouer. Astrid a même été tentée de le jeter à la poubelle, ce matin.

Il serait sans doute mieux dans l'estomac du chien qu'au milieu des ordures. On peut ne pas aimer les bêtes et avoir pitié d'elles.

La vieille femme sort une assiette ébréchée du buffet, y verse le contenu de la casserole. Pose celle-ci dans l'évier, la rince. Regarde l'assiette avec perplexité. Se traite mentalement de gourde et la remet au frigo, après l'avoir couverte d'un film de cellophane.

— Si je lui donne à bouffer, je n'arriverai plus à m'en débarrasser ! bougonne-t-elle.

Au même instant, elle lève les yeux vers la fenêtre et pousse un cri.

Le frôlement m'a alerté avant même que j'en prenne conscience. Un bruit infime, quasiment imperceptible et éminemment menaçant. Je dresse les oreilles, je les oriente dans la bonne direction.

Quelqu'un rôde dans le jardin. Je sens sa présence jusqu'au fond de mes tripes. Avec un grondement, je me redresse et contourne la maison.

Estompée par le brouillard, une ombre est penchée vers la fenêtre de la cuisine, où elle toque d'un doigt recourbé.

De la pièce s'échappe un cri d'effroi. Crocs en avant, l'écume à la babine, possédé par une rage que je ne contrôle pas – une vraie rage de chien de garde ! –, je me jette sur l'ombre.

Avec un feulement étouffé, l'ombre tourne les talons et s'enfuit. Elle porte une houppelande dans laquelle le vent s'engouffre, et que sa course déploie largement autour d'elle. Je la poursuis en aboyant jusqu'à la haie de thuyas qu'elle franchit d'un bond. Bientôt, les bois l'avalent.

Derrière le carreau tavelé de bruine, Astrid a suivi mon manège. Ses lèvres tremblent. Dans ses yeux où pupille et iris se confondent, la peur tournoie.

La peur, et autre chose aussi. Une sorte de... gratitude.

Ma mission accomplie, je retourne à mon poste, la conscience en paix.

Une démarche pesante. La porte s'ouvre à nouveau. Une écuelle est posée à même le seuil : de la soupe, du pain trempé, des restes de pot-au-feu.

— Tu as faim ?

Si j'ai faim ? Mes entrailles beuglent ! En trois lampées, j'avale tout, y compris les os que je ne prends même pas la peine de mâcher. La saveur familière me submerge de bien-être.

Astrid m'observe sans mot dire, les bras croisés sur ses mamelles. Puis, une fois l'assiette récurée :

— Allons, entre ! soupire-t-elle.

Le cœur en débandade, j'obéis. À la suite de ma bien-aimée, je réintègre ma tanière, escortant pas à pas les chaussons élimés, les chevilles noires, l'ourlet du batik. Les lueurs rases du couchant étirent nos deux silhouettes sur le pavement ciré du corridor. L'horloge du salon sonne la demie de cinq heures.

Je fais une connerie, je fais une connerie, se répète Astrid, en observant d'un œil navré les traces de pattes sur le carrelage.

Cette cochonneté de bête dans son univers d'encaustique, c'est un peu le loup dans la bergerie. L'éléphant dans le magasin de porcelaine. De quoi horrifier n'importe quelle ménagère digne de ce nom !

Si un jour on m'avait dit que je craquerais pour un roquet...

Craquer, est-ce le mot qui convient ?

De l'autre côté de la vitre, le paysage a retrouvé son calme. Il est vide, à nouveau, comme du vivant de Jean. Mais ce n'est qu'un répit. La houppelande peut resurgir à tout instant.

Pas devant un roquet, devant un molosse ! rectifie Astrid. *Et je ne craque pas, j'assure ma défense, nuance !*

Elle sort la serpillière, essuie les fleurs de boue qui émaillent le sol. S'enferme avec le chien dans la cuisine, histoire de limiter les dégâts. Puis, s'adressant à l'animal, les poings aux hanches :

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ? lui lance-t-elle, sans indulgence.

Comme s'il comprenait qu'il a intérêt à s'écraser, le chien rampe sous la table.

Je rampe sous la table, tout plat, l'oreille couchée, pétri d'humilité. Dans une attitude de soumission qui appelle le sévice. La servilité des chiens est une arme de séduction confinant au génie. Peu d'humains y résistent. Nous lui devons des millénaires d'indéfectibles côtoiements, d'esclavage consenti, que les maîtres ont le toupet d'appeler amitié.

Victoire, ça marche ! Astrid se courbe, tente une vague caresse du bout des doigts. Osant à peine croire au miracle, je lèche sa main avec vénération.

— Et tu es dégoûtant, en plus, espèce de sac-à-puces ! s'exclame-t-elle, toute crispée de répulsion. Ma parole, la vermine te dévore tout vif !

Sac-à-puces, a-t-elle dit ? Vermine ? Par simple courtoisie, je me gratte. Il faut toujours donner raison au Maître, c'est inscrit dans nos gènes de toute éternité. J'y trouve, d'ailleurs, une indicible jouissance physique. Grat grat grat... Consciencieusement, ma patte arrière laboure mon cou, là où les croûtes corrodent le poil.

Astrid fronce un nez réprobateur. La même grimace, exactement, que jadis, en Afrique. La voici, par la grâce de cette mimique, rajeunie d'un demi-siècle.

Quand après une poursuite ponctuée de gloussements, je la captuais enfin, elle me jetait au visage ce froncement naïf. Je l'enfermais dans mes bras et, d'une lèvre avide, je gobais la grimace. Ma langue compulsait les petits bourrelets de chair et suivait le pourtour des narines, sondant de la pointe leur muqueuse duveteuse. Puis descendait vers l'impudique bouche rose. Je n'avais jamais le temps de l'atteindre : en trois contorsions, la négrillonne m'échappait. De loin, je l'entendais rire. Sa bouche rose n'avait d'autre fonction que ce rire...

Aujourd'hui, la couleur de cette bouche est moins ardente, moins violemment charnelle. Cinquante ans de baisers l'ont ternie.

— Allez, hop, viens ici que je te nettoie ! ordonne Astrid, me poussant du pied vers la salle de bains.

Me nettoyer ? Quelle horreur ! Je me plaque au sol en grondant. Vaguement effrayée, elle s'emporte :

— Ne t'imagines pas que tu vas faire la loi chez moi, affreux corniaud ! Si tu veux rester sale, tu n'as qu'à foutre le camp !

Elle tend l'index vers la porte. Penaud, je me laisse entraîner.

Me voici dans le bac à douche. Je tremble. Un jet tiède et dru s'abat sur moi, un shampoing parfumé outrage mon pelage. C'est la première fois qu'on m'impose un tel traitement. La peur me tord le ventre.

Les paumes d'Astrid – ces plages de peau claire, comme décolorées par un demi-siècle de contact avec l'épiderme blanc, MON épiderme, à force de caresses mimétiques – me frictionnent avec vigueur. Elle y met tant d'entrain qu'elle s'essouffle.

— Lààà... Une fois que tu seras propre, on s'entendra bien mieux, toi et moi... Mais donnant-donnant, hein ! Je te nourris, je t'héberge, tu me protèges.

Le savon me rentre dans les oreilles, me pique les yeux. Je lèche le poignet d'Astrid au passage, m'engluant les babines d'une mousse douceâtre que je m'empresse de baver. Je tousse, je crache, je pleure. Lorsque j'ai croisé le corbillard, dans les allées du cimetière, pouvais-je deviner que mon destin allait basculer de la sorte ?

C'était un matin tardif, l'un de ces matins d'automne où le brouillard retient dans ses filets les ombres de la nuit. Je n'étais encore qu'un chien, UNIQUEMENT un chien. Je zigzaguais entre les tombes, en quête de ces déchets que les vieilles déposent en douce à l'intention des chats : salmigondis de viande et de légumes, dans des barquettes de carton gras que le gardien ramasse en pestant.

Le camion noir est passé, suivi d'une procession de vieux. Je n'y ai pas prêté attention. J'en voyais tant, depuis ma naissance ! Depuis que ma mère m'avait mis bas, un soir d'été, bien des années auparavant, sur une dalle tiède bordée de cyprès...

Jamais je n'avais quitté ce territoire paisible, y trouvant gîte et nourriture en abondance. Et même des femelles, aux périodes de rut, que je saillais dans la pénombre des mausolées.

Le camion noir est passé, et soudain, je suis devenu un autre.

Ça s'est fait très vite et sans douleur. Les fossoyeurs n'ont mis en terre qu'une carcasse vide dans sa hâte de

qu'il est fait très vite et sans douleur. Les josséoyens nous mis en terre qu'une carcasse vide, dans sa zone de sapin verni. *L'âme du défunt – MON âme – avait trouvé un gîte.*

Je n'ai pas réalisé tout de suite. Il a fallu que ma conscience d'homme s'adapte aux méandres de ce cerveau primitif. Que mon cerveau d'animal épouse cette nouvelle conscience si dense, si complexe. Bref, que mes deux moi fusionnent, en dépit de tout ce qui les séparait.

Combien de temps a pris cette alchimie ? Je l'ignore. Les morts et les chiens se moquent du calendrier. Mais, au vu de la saison, moins d'un mois.

— Voilàààà... Ce n'est pas mieux ainsi ?

Les giclures du pommeau de douche s'arrêtent. Astrid m'enveloppe d'une vieille serviette, tout en poursuivant son monologue. Car, je ne suis pas dupe : ce n'est pas réellement à moi qu'elle s'adresse. Je lui sers d'alibi, non d'interlocuteur. Astrid n'est pas femme à converser avec un chien !

De tout temps, elle s'est rassurée ainsi : en parlant seule. Elle a horreur du silence. Combien de fois l'ai-je surprise, s'entretenant machinalement avec elle-même ? Le son de sa propre voix lui tient, depuis toujours, compagnie.

— Bon, maintenant tu as mangé, tu es propre... Je vais te donner un coussin pour dormir. Et puis, il faudra que je te trouve un nom...

Je m'ébroue, aspergeant la faïence blanche des murs, le lino, le W.-C. pansu, les jambes d'Astrid. Cette fois, elle sourit : une complicité est née entre nous. Celle du bain, du savon, de l'eau claire. En me lavant, Astrid s'est emparée de moi. À présent, débarrassé de mes souillures, je lui appartiens. Elle a fait d'une bête errante son « propre » chien. Troublante similitude de termes.

Le coussin – ironie du sort ! – n'est autre que le second oreiller, MON oreiller, aujourd'hui inutile. Astrid l'emballa d'une taie ravaudée, le pose à terre, sur la moquette du salon. Éperdu de reconnaissance, je m'y allonge.

Elle s'assied dans son fauteuil, m'effleure l'échine du bout de son chausson. D'un regard soumis je l'en remercie.

— T'as une bonne tête de chien fidèle..., murmure-t-elle. Voilà, c'est comme ça que je vais t'appeler : Fidèle.

Elle hausse le ton :

— Fidèle ! Fidèle !

Je me lève en remuant la queue, et je pose mon museau sur ses genoux.

— Incroyable, tu as compris ! Tu m'as l'air intelligent, toi, comme animal ! Finalement, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée, de t'adopter !

Prise au jeu, elle sort de la pièce, m'appelle de la cuisine :

— Fidèle ! Aux pieds !

J'obéis, la queue basse, la truffe frôlant le sol. Ravie, elle applaudit.

À douze ans, elle applaudissant ainsi lorsqu'un « Kitoko ! » impératif me faisait accourir, toute affaire cessante.

— Kitoko !

L'ordre puéril résonnait dans l'air surchauffé. Je plantais là patron, ouvriers, clients. Le bas-ventre aimanté, je m'élançais vers la négrillonne. Quand j'arrivais, elle me riait au nez. Moi, d'avoir entrevu cette bouche ouverte, ces muqueuses humides, cette langue, ces dents, je repartais comblé.

— Kitoko !

M'a-t-elle fait tourner en bourrique, cette gamine !

Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, elle crie « Fidèle » et je déboule, ventre à terre. Le Beau, Fidèle... flatteries de dompteur amadouant le fauve pour mieux le dominer.

Rien n'a vraiment changé. « Kitoko ! » Le contremaître blanc rampait aux pieds de la négrillonne. « Fidèle ! », le molosse se change en toutou.

Le crépuscule nous surprend ainsi, jouant à cache-cache. Elle, croyant s'initier au rôle de maîtresse – qu'elle pratique depuis toujours –, moi, réinvestissant chaque pièce à sa suite.

— Fidèle !

De la chambre au vestibule, du placard au cagibi, je la débusque. S'il y avait un étage, une cave, un grenier, je l'y débusquerais pareillement.

— Fidèle !

Ma docilité l'enchanté.

Finalement, c'est facile, d'appivoiser un chien !

Un homme aussi, j'en témoigne. Jusqu'à ma mort, je n'aurai aimé qu'elle.

À tout âge, on peut remettre ses certitudes en cause. Ce soir-là, en laissant Fidèle dormir sur sa carquette, Astrid balaie cinquante ans de préjugés.

Si Jean savait ça..., pense-t-elle, mi-figue mi-raisin.

Elle qui n'a jamais supporté le moindre animal à la maison. Même un canari, même un poisson rouge...

Les poissons rouges, ça, c'était le dada de Jean. Il collectionnait les livres traitant du sujet. De gros albums cartonnés pleins de photos en couleur, détaillant en long et en large les joies et les contraintes de l'aquariophilie. Mais sa passion s'arrêtait là : à l'idée d'avoir dans sa maison ces êtres frétilants, stupides, faisant inlassablement des bulles derrière les parois de leur bocal, Astrid sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

— *Je ne supporterais pas que ces petits monstres sans paupières me suivent des yeux vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! déclarait-elle en frissonnant. Surtout quand je leur tournerais le dos ! Brrr, leur regard dans ma nuque...*

On ne va pas à l'encontre d'une telle répulsion. Jean s'était donc contenté, durant plus de quarante ans, de rêvasser devant ses aquariums de papier. En avait-il été frustré, pauvre homme !

Depuis qu'elle est seule, Astrid se couche de plus en plus tôt. À neuf heures, pouf ! elle pique du nez devant la télé. Alors, bien sûr, elle ne comprend rien au film. Pourquoi, dans ces conditions, se forcer à suivre l'intrigue jusqu'au bout ?

— Au lit ! a-t-elle décidé, en éteignant le poste.

Docilement, le chien lui a emboîté le pas. C'est là qu'un problème crucial s'est posé : où Fidèle allait-il passer la nuit ?

Dans un premier temps, Astrid a posé son coussin près du réchaud à gaz, en ordonnant :

— Couché !

Mais le chien a fait la sourde oreille et, placidement, l'a suivie dans sa chambre.

— Veux-tu bien sortir d'ici, sale bête ! s'est-elle écriée, en le ramenant dans la cuisine dont elle a fermé la porte.

Cinq minutes plus tard, elle la rouvrait, hors d'elle.

— Tais-toi, Fidèle ! Tu m'empêches de dormir !

Mais Fidèle ne s'est pas tu. Il a même aboyé de plus belle, en grattant furieusement le chambranle. Astrid, furibonde, est revenue à la charge.

— Mais c'est insupportable, un raffut pareil ! Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Retourner dehors ?

Certes, non ! L'instant d'après, sous les yeux sidérés de la vieille femme, le chien s'allongeait sur la carquette de la chambre.

Désormais, il l'avait décidé, sa place serait là et nulle part ailleurs. Non plus *dans* le lit – hélas ! – mais humblement dessous. Histoire de partager, quand même, les nuits d'Astrid.

— Bon, d'accord..., a ronchonné celle-ci, de guerre lasse. Mais juste pour ce soir, parce que tu viens d'arriver et que tu n'as pas encore appris à m'obéir ! Demain, pas question que je te cède. Tu verras qui de nous deux commande, ici, tête de mule !

Au-dessus de moi, le corps pesant d'Astrid écrase le sommier. Elle se tourne nerveusement d'un flanc sur l'autre. Ma présence la rassure et l'inquiète à la fois. Que sait-elle de moi, après tout ? Que je l'ai choisie, défendue... Est-ce suffisant pour qu'elle me fasse confiance et me livre son sommeil ?

Le menton posé sur mes pattes, je regarde luire les lames du parquet, titillées par un rayon de lune. Ces fugaces coulées de clarté me ramènent à une autre nuit. La première. NOTRE première...

C'était en... 1947, je crois. À Matadi. Astrid avait treize ans, moi vingt-neuf. Une année de transes stériles, de vaines sollicitations, m'avait mené, en désespoir de cause, dans la case de N'boula, l'homme-tonnerre. En ce temps-là, pour s'emparer des femmes, peu de Blancs avaient recours à la sorcellerie, lui préférant des arguments civilisés : la force ou l'argent. Mais le viol me répugnait, la corruption également. Je voulais Astrid intègre et consentante. Or, Astrid se jouait de moi. Astrid ne m'aimait pas. Son rire faisait barrage. Seul un pouvoir occulte pouvait en venir à bout.

Par-delà la mort, a promis N'boula.

C'était sa formule : « Par-delà la mort. » Sans trop y croire, j'ai tout accepté. Nul sacrifice n'était trop grand pour posséder la négrillonne. Une amulette d'indigotier maculée de sang a scellé le pacte.

Quand Astrid s'est laissé gravement allonger sur le drap, dans les replis de la moustiquaire, elle portait l'amulette au cou. Je la lui avais offerte une heure auparavant. Le cadeau l'avait ravie : une tête de buffle adroitement sculptée dans du bois tendre de garga³, et teinte en pourpre. Elle s'en était aussitôt parée. Depuis, elle ne riait plus.

J'ai retiré son pagne sans qu'elle se défende.

Son corps de sauterelle maigre m'a embrasé. D'autant que deux seins étonnamment lourds, étonnamment fermes, deux seins de statue, grevaient sa frêle cage thoracique.

Le clair de lune tropical, pénétrant par la véranda, vernissait sa peau noire. Les cuisses étroitement jointes, Astrid ne bougeait pas, mais une respiration oppressée soulevait son torse par saccades. Avec une dévotion de jeune communiant, j'ai happé la mince estafilade fendant son pubis glabre.

Cette nuit-là, par la magie ancestrale du gri-gri, elle n'a pas ri une seule fois.

Dans le noir, la voix d'Astrid s'élève, curieusement étouffée par l'obscurité.

— Tu es là, Fidèle ?

Si je suis là ! À tout jamais, je le jure ! Par-delà la mort !

Je me redresse, et ma truffe frôle ses doigts abandonnés, à l'extrémité du matelas. Elle frissonne.

— Je déteste les chiens..., grogne-t-elle en ramenant sa main à l'abri.

Si j'étais encore humain, je rigolerais. *Souvent femme varie*, affirme la chanson. J'ignorais à quel point !

— *Ça salit, disait-elle, jadis. C'est méchant. Ça aboie sans raison, ça réclame sans cesse à manger, ça coûte cher.*

Lorsque Meisje, hurlant à la lune, la réveillait en sursaut, il fallait l'entendre râler ! Maudire ces « cochons de voisins et leur foutue bâtarde ». Pour l'apaiser, je l'enlaçais. Les sanglots de la chienne ponctuaient notre étreinte.

— ... mais j'ai trop peur de la solitude dans ce trou perdu... Je me sens si vulnérable... Je ne parle à personne, je ne sors plus de chez moi, je tourne en rond... Il m'arrive de rester des jours et des jours sans voir âme qui vive... Si ça continue, je vais devenir folle... J'ai besoin de compagnie, de protection...

Nous nous regardons dans la pénombre. J'avance la tête, je pose mon museau sur le drap. Je gémiss doucement. Sent-elle combien je l'aime, dans le frémissement de mes narines, dans mon haleine chaude qui monte vers elle, dans mon ridicule couinement de chiot ?

D'un geste brusque, elle me chasse.

— Tu baves sur ma couette !

Je m'efface, l'odorat en extase. Imprégné d'elle. Les sinus gorgés de sa grasse odeur de négresse vieillissante dont je vais me repaître jusqu'au matin, à petites goulées gourmandes, couché sur la carpe.

Astrid avait vingt ans à peine quand nous avons emménagé ici. Cette solitude, je l'avais souhaitée. Elle aussi. Nous étions las des ragots, des sous-entendus, des ricanements et des aigreurs que suscitait notre couple. Pensez donc : un Blanc et une Noire, même pas mariés de surcroît ! Et affirmant publiquement leur liaison, faisant étalage de leur péché avec une exécration complaisance ! Un tel affront à la morale se payait cher, dans les années cinquante. Surtout parmi les populations ardennaises. L'Ardennais est conservateur, puritain, et empreint d'un patriotisme farouche. Le déclin des Colonies exacerbait ses pulsions racistes. Astrid fut taxée de macaque, de guenon, moi de dépravé de la pire espèce. Des pratiques zoophiles n'eussent pas provoqué pire levée de boucliers. Minés par quatre ans de ce régime, nous avons fui.

Embauché comme conducteur de travaux sur les réseaux routiers du nord de la Belgique, je sillonnais des régions désertes : fagnes marécageuses, contreforts montagneux tapissés de bruyères, arides plateaux rocheux. Un jour, je suis tombé sur cette maison isolée, adossée à sa forêt de sapins. Elle était à vendre, je l'ai achetée. J'avais trouvé l'écrin de mon diamant noir.

Les hivers sont rudes, à cette altitude. Les étés venteux. Le ciel toujours en colère, bouillonnant de nuages. Uniques occupants d'une contrée de brumes et d'intempéries, c'est en propriétaires que nous la parcourions. En seigneurs. À perte de vue, elle nous appartenait. Nous la sentions nôtre, jusque dans ses recoins les plus secrets.

Dix ans plus tard, les Flamands sont arrivés. Alors, nous avons clôturé le jardin.

³. garga : indigotier.

Aube grisâtre. Astrid s'étire, inspecte son univers d'un regard incertain. Aperçoit le chien. Sursaute.

— Fidèle... Je t'avais oublié...

Elle s'assied, ragaillardie. Les réveils solitaires, ce n'est pas drôle. Une compagnie, fût-elle d'un animal, aide à aborder le jour.

Quelque part dans le lointain, un coq enrôlé chante.

La femme et le chien se regardent, lui le museau levé, elle, penchée en avant. Fidèle remue la queue.

— Il ne te manque que la parole ! sourit Astrid en étouffant un bâillement.

Astrid se lève tôt. Cinquante ans de vie commune avec un chef de chantier l'ont accoutumée aux petits matins blêmes, où l'on grelotte en préparant le Thermos et les tartines de lard. Même les dernières années, quand j'étais à la retraite, elle s'éveillait avant le soleil.

Les paupières mi-closes, je suis des yeux ses allées et venues. Instant de bonheur suprême. Il s'en faudrait de peu que je ne me croie revenu *avant*, tant les rites quotidiens sont demeurés immuables. Chaque accessoire est à sa place : les chaussons où elle glisse ses pieds, le peignoir en Nylon matelassé qu'elle enfle, le rideau qu'elle écarte pour regarder dehors. Le miroir de la coiffeuse où elle s'examine en soupirant.

Jadis, ses matins étaient frais et lisses. À quinze, vingt, vingt-cinq ans, dormir ne laisse pas de séquelles. Les bouffissures, l'avachissement, ça vient plus tard. Au fil des années, chaque réveil s'avère un peu plus amer que le précédent. On remonte de l'immersion du sommeil courbaturé, flétri, affublé d'un masque grotesque. De plus en plus fourbu, jusqu'à l'ultime plongée.

Sans illusions, Astrid masse la peau froissée au-dessus des pommettes, pétrit l'arc chiffonné des lèvres. Palpe les rides d'expression. Puis hausse les épaules et s'éloigne lourdement, ayant, une fois encore, touché l'âge du doigt.

Je la suis pas à pas, harcelant ses jarrets de la truffe. Le message est clair, même pour quelqu'un qui « déteste les chiens ».

— Toi, tu veux sortir ! devine Astrid.

Exact : j'ai la vessie pleine à craquer.

Elle m'ouvre. L'atmosphère poisseuse me saisit de plein fouet. Dans une explosion de vitalité, je me rue dehors. Mes poumons éclatent, mes muscles fourmillent. Je cours à perdre haleine, droit devant moi, traversant la pelouse, franchissant la haie d'un bond, galopant vers l'orée de la forêt. Et là, je m'arrête enfin, pour pisser parmi les fougères, la truffe au vent.

Astrid m'observe du pas de la porte, les sourcils froncés. Elle doit se demander si je vais revenir. Avant de rentrer, elle me fait un petit signe, mi-autoritaire, mi-implorant. Je la rassure d'un jappement joyeux, puis je repars. J'ai mon territoire à reconquérir.

Cent mètres plus loin, un aboiement m'accueille. J'y réponds à pleine voix, ma queue battant mes flancs. Derrière le grillage qui clôt son domaine, Meisje rôde.

Le grillage est haut, infranchissable pour elle comme pour moi. À travers les mailles d'acier, nous nous flairons mutuellement, parcourant du même pas rapide toute la longueur de la clôture, puis revenant, les museaux soudés. Ce n'est pas encore le moment des chaleurs. L'odeur de la chienne est supportable. Bonne mais supportable. On ne perd pas le nord en la sentant. On a juste l'abdomen en feu, l'espace d'une reniflette.

Dans le petit matin, la fourrure de Meisje, cette fourrure de louve, a des reflets cendrés. Ses muscles puissants jouent dessous. C'est une bête splendide.

Un sifflement interrompt le cérémonial. Hugo est jaloux. Il n'admet pas qu'on approche sa chienne. Sans une hésitation, celle-ci fait demi-tour. Mais son âpre senteur de musc continue de flotter. Alors je lève la patte et j'inonde le grillage, consciencieusement, tout du long.

Hugo vit seul, maintenant, dans le chalet du bois. Quel âge peut-il avoir ? Pas loin de la quarantaine, mais, avec ces gens-là, c'est difficile à dire. Le temps ne les marque pas de la même manière que nous. Leur visage plat, lunaire, ne semble pas comptabiliser les ans. Ils s'épaississent, se courbent, souffrent d'arthrose, de rhumatisme, mais gardent un faciès de fœtus conservé dans le formol.

Quand les Demoort ont emménagé, Hugo avait six ans. Il suivait sa mère partout, cramponné à l'ourlet de sa robe. Il ne parlait pas : les Flamands sont taiseux par nature, et les mongoliens génétiquement. Alors, un mongolien flamand... Il poussait juste des sons informes, d'une bouche béante toujours lustrée de bave et en apparence édentée. C'était assez laid.

Je n'ai jamais compris l'attendrissement d'Astrid.

Par la suite, je crois qu'il a appris des rudiments de langage. En tout cas, il dit « Meisje », et la chienne reconnaît son nom.

La mère était plutôt jolie, le père quelconque. Tous deux farouches et peu communicatifs. Nous n'avons jamais eu de rapports de bon voisinage. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé, en ce qui concerne Astrid, du moins ! Elle fondait beaucoup d'espoirs sur eux, au début.

Godelieve et Willem Demoort. Un couple de Flamands en pays wallon. Des rejetés, eux aussi. Des étrangers. Ça aurait dû nous rapprocher. Mais leur rideau de sapin les isolait du monde, et de nous. Astrid a fini par l'admettre. Ça n'a pas été sans mal.

Aujourd'hui, il ne reste que Hugo. Autant dire personne.

Meisje ne sortira plus ce matin, j'en ai la conviction. En dernier recours, je frotte mes pattes par terre, dans les aiguilles de sapin. Le message sera clair, pour elle, si elle flaire ma trace. La sueur de mes coussinets est saturée de testostérone.

Ce rituel accompli, je rentre au logis, guilleret.

Astrid déjeune, à la table de la cuisine. M'ouvrir n'interrompt pas le jeu de ses mâchoires sur la tartine d'Édam. Elle semble contente de me récupérer. Je lui manquais déjà. Jamais je n'aurais cru qu'elle puisse s'attacher à un animal, surtout si vite. Faut-il qu'elle soit en manque d'affection, pauvre choute...

En mourant, je n'ai pensé qu'à ça. Ça a gâché mes derniers instants. Elle n'avait que moi.

Elle n'avait que moi comme je n'avais qu'elle. Ainsi l'avais-je voulu en l'amenant ici. Nous étions des Robinson échoués dans notre île de brique rouge, et que toute séparation mutilait. Ma disparition l'a rendue à jamais infirme.

À la réflexion, voilà sans doute pourquoi je suis revenu.

« *Par-delà la mort.* » Un vertige me prend. Je viens peut-être d'entrevoir la vérité. Du plus profond de moi, je bénis le gri-gri.

Elle s'empresse, m'emplit une gamelle. C'est sa manière à elle de montrer son amour. Astrid n'est pas démonstrative. Contrairement à moi, elle n'a jamais su dire « je t'aime ». Mais ses soupes parlent pour elle.

Les poireaux-carottes-pommes de terre fondent sous la dent. Je m'en repais avec avidité. Elle me regarde manger, les bras croisés sur la bavette du tablier. On dirait qu'elle assiste à la messe.

Que fait-elle de ses journées ? Ce qu'elle en a toujours fait, certainement. À la seule différence qu'elle ne guette plus, à la tombée du jour, le bruit de ma voiture. Mais pour le reste, elle doit briquer, touiller, vaquer petitement comme toutes les femmes au foyer. Et suivre les feuilletons télé à heure fixe.

Son emploi du temps n'a pas trop changé, en somme. Mais ses soirs... Mais ses nuits !

Ses nuits, voilà la différence. Avant, c'étaient NOS nuits ! Cinquante ans de moiteurs partagées, à s'écouter respirer l'un l'autre dans le silence. À s'éveiller ensemble, pour l'exil quotidien.

Et puis la retraite est venue (à septante ans, car j'étais vigoureux et le travail ne manquait pas), et ça aussi, ça a changé les choses. Finis, les départs dans le petit jour glacial, les retours au crépuscule. Nous pouvions enfin nous consacrer totalement l'un à l'autre. Huit ans de cohabitation quasi permanente, surtout les dernières semaines, après mon attaque.

Me perdre après ces semaines-là, de soins continuels, de petites attentions, d'admirable et constant dévouement, quel vide !

Mais les regrets n'ont jamais ressuscité personne. Elle a dû pleurer toutes les larmes de son corps, maudire la destinée, prier peut-être, puis se résigner. Il a bien fallu, vaille que vaille, qu'elle réapprenne à vivre, qu'elle retrouve son rythme d'*avant*. Des occupations de femme. La vaisselle, le repassage, la cuisine, les poussières. Les feuilletons à heure fixe. Et même un peu de jardinage, puisque je n'étais plus là pour biner les plates-bandes.

Elle finira sans doute ainsi : le torchon à la main, de la terre sous les ongles.

Mais, ce jour-là, je serai près d'elle pour lui lécher les doigts. « *Par-delà la mort* », l'homme-tonnerre l'a promis.

Tout ce que voit Astrid quand le chien lape, ce sont les giclures de soupe sur le carrelage. Et ça l'irrite, oh, que ça l'irrite !

C'est ça, le problème, avec les animaux : ils salissent tout.

Depuis la mort de Jean, elle ne nettoie plus que ses propres souillures. On désapprend vite à s'occuper d'autrui, quand on vit seule !

Sitôt que Fidèle a terminé :

— Pssshhh, pssshhh ! fait-elle, pour le chasser.

Handicapée par son embonpoint, elle se baisse en soufflant trop fort et éponge les dégâts. Le chien l'observe, la tête penchée de côté. Il a l'air de trouver ça normal, qu'elle se casse les reins pour lui. Normal et plutôt amusant.

— T'es bien un mâle, toi ! lui crache-t-elle.

Mon fauteuil est resté à sa place, dans le salon. Celui d'Astrid aussi. Ils se côtoient toujours, face à la télé. Mais le mien demeure vacant, et son coussin perpétuellement rebondi. Lorsqu'elle regarde ses émissions, Astrid n'a plus pour complice qu'une absence.

— Il y a un truc que je ne veux pas rater, dit-elle, en allumant le poste.

Je me couche à ses pieds, le menton à plat sur son chausson. Ses chevilles ont toujours la même odeur, mais le temps les a épaissies. De membres fins tout en tendons, il a fait ces chairs gorgées d'eau. Je les honore néanmoins d'une langue déférente, comme jadis le jarret nerveux dont j'aimais goûter la saveur poivrée. Astrid se tortillait comme un ver, gloussait : « Tu me chatouilles ! » et écartait les jambes. Les petites filles aiment bien qu'on leur lèche les pieds.

Ce qu'Astrid « ne veut pas rater » est un documentaire sur l'Afrique. Bientôt, il capte toute son attention.

La mienne également. J'ai les yeux rivés sur l'écran.

Des séquences de savane défilent. Une voix monocorde commente le reportage, en termes d'une platitude à pleurer. La course des gazelles est qualifiée d'« ailée », le guépard tapi dans les hautes herbes de « féroce prédateur ». Le flanc pantelant de la victime de « robe tachée de sang ». Mais Astrid n'écoute pas le déballage de lieux communs, elle fixe juste l'image.

Comme la caméra balaie un village, elle pousse une curieuse plainte. Surpris, je dresse les oreilles.

Dans ses pupilles dilatées, je vois se refléter le film.

Quand le générique apparaît, elle éteint. Puis se lève et va à la fenêtre, soulève le rideau. Une trace de buée souille bientôt la vitre, à l'emplacement de sa bouche.

— Je hais les Ardennes..., dit-elle sourdement.

Trois coups de Klaxon l'interrompent.

Elle laisse retomber le rideau, passe par la cuisine prendre son porte-monnaie, et sort. Devant la maison est garée une camionnette : la vieille VW de l'épicerie.

— Alors, madame Astrid, qu'est-ce que ce sera, aujourd'hui ?

Pesamment, elle s'approche, choisit quelques denrées : des pâtes, du lait, du beurre, un peu de charcuterie. Je la suis, truffe au talon.

— Tiens ? Vous avez un chien, maintenant ? s'étonne l'épicier.

Elle hoche la tête.

— Y a pas à dire, c'est quand même une compagnie, poursuit-il, avec une volubilité bon enfant. D'ailleurs, ces bêtes-là sont souvent meilleures que les gens. Comme je dis toujours : plus je connais les hommes, plus j'aime mon ch...

— Donnez-moi aussi une boîte de Canigou, coupe Astrid.

Il la sert, vaguement vexé, rendu sans ménagement à son rôle subalterne. Elle paie, prend le sac plastique que lui tend le commerçant. Tandis que nous regagnons la maison côte à côte, la camionnette s'engage dans le Chemin Sous-Bois. Sa tournée bihebdomadaire passe par le chalet. Hugo a, lui aussi, besoin de provisions.

Tout en épluchant ses pommes de terre, Astrid soliloque. Assis près d'elle, le museau pointé dans sa direction, immobile et ne cillant pas, Fidèle boit ses paroles.

Ce chien a peut-être quelques inconvénients, mais il offre aussi de nombreux avantages, pense-t-elle, tout en parlant. Pour la conversation, entre autres...

Jean, lui, l'écoutait distraitement ou pas du tout. Son babil d'enfant, puis d'adolescente, s'était d'ailleurs tari au fil du temps. Entre eux sévissait le silence maussade des vieux couples. À la fin, Astrid ne conversait plus qu'avec elle-même.

Maintenant, au moins, elle a un interlocuteur.

— À l'école de Matadi, on nous disait qu'ici, c'était le plus beau pays du monde. Les sœurs avaient les larmes aux yeux en l'évoquant...

Les mains d'Astrid dansent sur le tubercule. Fidèle ne les quitte pas des yeux, fasciné. La fine lamelle brune, crottée de terre, s'allonge telle un serpent, puis tombe sur le papier journal où elle s'enroule en spirale. Les bonnes ménagères retirent la peau d'un seul tenant. Après, de la pointe du couteau, elles extraient les yeux.

— Mère Marie-Léontine n'aimait pas le Congo. Elle prétendait que nous, les nègres, étions mauvais. La fièvre tombant du ciel faisait bouillir notre sang, cuisait nos épidermes et troublait nos esprits. Dieu nous donnait un aperçu de l'enfer en jetant son feu céleste sur nous. Nous étions noirs, carbonisés, couleur du Diable. Les missionnaires blancs, vêtus de blanc, et bâtissant des écoles blanches, des églises blanches, des hôpitaux, faisaient, par contraste, figure d'anges. Le sol d'où ils étaient issus ne pouvait qu'être bon...

Elle émet un léger ricanement, lève la tête vers la fenêtre aux carreaux gras de bruite. Embrasse d'un long regard l'herbe marbrée de flaques, les thuyas rabougris, le sentier boueux serpentant dans l'obscurité profonde des bois.

— Pour toutes les petites négresses qui écoutaient ces bobards, la Belgique était un paradis terrestre peuplé de séraphins...

Posant son couteau parmi les épluchures, elle se perd dans une longue rêverie mélancolique.

Assis sur son derrière, Fidèle écoute son silence, avec la même attention que, tout à l'heure, ses propos.

— Quand l'homme blanc m'a prise, je me suis sentie bénie, reprend Astrid, plus bas. C'était un grand, très grand honneur. J'ai commencé par résister, pour suivre les préceptes de mère Marie-Léontine...

Elle émet un petit rire sans joie. Un petit rire grelottant, plein d'une sourde rancune.

— Mère Marie-Léontine... Elle prétendait que *koukounié*⁴, c'était bon pour les bêtes. « Tant que les négresses écartent leurs cuisses, tempêtait-elle, ce seront des femelles, non des femmes. Les saintes sont vierges, les religieuses aussi. Et toutes les Blanches jusqu'au Sacrement du mariage. Marie mère de Dieu a conçu sans pécher. » Sans pécher, tu te rends compte, Fidèle ? Sans pécher... Je n'aurais pas demandé mieux !

Le rire s'accentue, flirtant avec les larmes.

— Mais moi, j'ai fait l'inverse : j'ai péché sans concevoir...

Comme s'il saisissait toute l'ampleur du propos, le chien pousse son museau vers les doigts à présent inactifs. Du bout de l'index, Astrid le gratouille distraitement.

— Je savais ce que cherchait le Blanc quand il courait derrière moi, Fidèle. J'avais envie de lui plaire. Mais je voulais être une femme, pas une femelle. Et qu'il me traite comme une Blanche. Un an, j'ai tenu bon. Puis j'ai cédé, pour pas qu'il se lasse. Pas question de laisser passer ma chance...

Les patates, dépourvues de leur pelure, se dessèchent lentement sur le papier journal. Astrid repousse sa chaise, se lève. Se rend à l'évier. Y lave ses légumes, avant de les jeter dans la marmite fumante.

— Je voulais connaître le pays des anges...

Quelque chose tremble dans ses yeux. Une vapeur. Une eau. À nouveau, Fidèle sollicite sa main du museau. Le contact glacé de sa truffe fait frissonner la vieille femme.

— Il est froid, le pays des anges. On y grelotte. Voilà cinquante ans que j'essaie en vain de me réchauffer.

4. *koukounié* : copuler

La soupe gazouille, dans la cuisine. Allongé sur le flanc, dans le plus total abandon, je me laisse bercer par ce chant domestique à nul autre pareil. Ce chant d'amour et de félicité.

Astrid a sorti son panier à couture et chaussé ses lunettes. À petits points précis, elle ravaude un torchon. Elle est belle, quand elle coud. Émouvante. De mon vivant, lorsqu'elle s'adonnait à cette occupation, il m'arrivait souvent de l'interrompre en lui prenant les mains. Elle protestait, me menaçait du bout de son aiguille. En riant, je retirais le dé couronnant son majeur. Sous le caparaçon de métal, la peau était humide et douce comme une muqueuse. J'y promenais longuement mes lèvres.

Aujourd'hui, mieux vaut somnoler. Si je m'avisais de fourrer mon nez dans son ouvrage, elle serait bien capable de me piquer la truffe !

Astrid cousait ainsi, quand les Flamands sont arrivés.

On les a vus débarquer un dimanche matin de printemps, à quatre dans une vieille Jeep de l'armée allemande. Willem Demoort et trois autres hommes, des membres de sa famille, sans doute. Des frères ou des cousins. Ils faisaient un tel ramdam que nous avons couru à la fenêtre, avec l'impression d'être envahis par une horde de barbares.

C'en était fini de notre tranquillité.

Ils ont déboisé une clairière, à quelques kilomètres, et, durant des semaines, ont tracté les troncs. Puis les ont débités en poutres et en poutrelles.

Construire un chalet de rondins dans les Ardennes, je vous demande un peu ! Mais c'était par mesure d'économie.

Astrid suivait avec passion la progression des travaux, et j'avais droit, chaque soir, à un rapport détaillé. Cette incursion dans son univers, loin de lui déplaire comme à moi, l'avait rendue étonnamment gaie. Elle échafaudait des projets pour quand nous aurions « des voisins », en parlait déjà comme de vieux amis. Pourtant, ils n'étaient guère liants. Ses manœuvres d'approche s'étaient soldées par des échecs cuisants. Les nouveaux venus se débrouillaient mal en français, et lui répondaient par un baragouin guttural, d'une brièveté frisant l'impolitesse.

Plusieurs fois, elle leur avait porté de la soupe. Ils l'avaient acceptée avec circonspection, sans lui en être nullement reconnaissants.

Au lieu de bâtir la maison en bord de route, ils l'ont nichée dans les sapins, tout au fond du terrain. Leur volonté de retranchement était claire. Il ne nous restait plus qu'à nous y conformer.

Ce fut une déception immense pour Astrid.

Mais elle a repris espoir une fois le chantier fini, quand la femme et l'enfant se sont installés.

Godelieve Demoort connaissait mieux le français que son mari. Et, si son accent rocailleux écorchait les mots, la conversation s'avérait néanmoins possible. Le soir de son arrivée, Astrid m'a accueilli avec un enthousiasme inhabituel.

Elle avait, à cette époque, la trentaine épanouie. Son corps commençait à s'envelopper. Les batiks colorés dont elle se parait faisaient chanter sa peau noire. Un arc-en-ciel dans la grisaille atone du paysage.

— Tu sais quoi ? m'a-t-elle annoncé, aussi excitée qu'une petite fille qui a reçu un bon point. Les Flamands, ils ont un enfant. Mais pas un enfant normal : un pauvre petit débile. Hugo, il s'appelle. Tu verrais comme il est mignon !

Après, elle m'a parlé de Godelieve. Elle ne se lassait pas de me la décrire. Une grande femme blonde et sèche qui ne souriait jamais. Le lardon ne la quittait pas d'une semelle, sa petite serre griffue crochetée à la jupe maternelle. Bien qu'il soit constamment dans ses jambes, elle allait et venait sans se soucier de lui. À force, elle ne devait même plus se rendre compte de sa présence. Lui, il suivait sans jamais protester, même lorsqu'elle le heurtait par inadvertance ou trébuchait sur lui. Même quand elle se hâtait et que les minuscules guiboles devaient tricoter furieusement pour la suivre.

— Moi, affirmait Astrid, j'aurais un gosse comme ça, je le dorloterais du matin au soir. Je m'assiérais par terre, en tailleur, le pagne tendu entre mes genoux, et je mettrais l'enfant là, dans ce berceau. Ou alors, je

l'attacherais dans mon dos...

Astrid n'a jamais eu d'enfant. L'abus de quinine rend les colons stériles. Heureusement ! Je ne supporte pas les nouveau-nés, ces larves rosâtres. Leur seule évocation me fait grincer des dents...

D'ailleurs, malgré l'ardeur de mon amour, féconder ma négresse m'eût semblé une injure à la vie, une impardonnable faute de goût. J'ai trop connu de ces pitoyables produits d'Européens débauchés – et sans jugeote ! – pour admettre le mélange des races. L'accouplement procréateur est criminel quand il engendre des mulâtres, ces ni l'un ni l'autre...

— Un enfant débile reste toujours un bébé, murmurait Astrid, les yeux dans le vague. Même quand c'est grand. Même quand c'est adulte. Je crois que ça me plairait...

Je la laissais délirer. Ses divagations l'occupaient. Ce soir-là, nous avons baisé avec frénésie. Astrid était insatiable. « Encore ! réclamait-elle. Encore, encore ! » Elle voulait absorber du mâle à haute dose, se faire fleurir le ventre à tout prix. Doter coûte que coûte son utérus d'un petit mongolien café-au-lait.

Un orage avait éclaté. Rythmés par les roulements du tonnerre, nos reins ont ondulé jusque tard dans la nuit. Quand, baignés de sueur, nous nous sommes enfin abattus l'un sur l'autre, elle tremblait. Je suppose que c'était d'espoir.

Durant quinze jours, elle a bercé son rêve absurde, que le sang, un matin, est venu démentir.

J'ai longtemps ressassé le souvenir de cette nuit. Jamais Astrid ne s'était donnée de la sorte. Jamais ma volupté n'avait atteint de tels sommets. Ce fut la première et la dernière fois. J'en ai toujours été reconnaissant au bâtard que nous n'avons pas eu.

De nouveau cette ombre encapuchonnée. Une ombre de moine, énorme et furtive, glissant le long des vitres. Astrid tressaille, la pupille agrandie, et lâche son ouvrage.

— Tu l’as vu ? Tu l’as vu, Fidèle ? Il est encore là... Mais qu’est-ce qu’il me veut, à la fin ?

Fidèle a réagi au quart de tour. Museau froncé, babines retroussées, il aboie à perdre haleine, les deux pattes posées sur le rebord de la fenêtre.

— Bon chien..., murmure Astrid en lui flattant la nuque.

L’ombre s’efface sans demander son reste, mais Fidèle continue de montrer les crocs, une vibration rauque dans la gorge.

Un peu rassurée, Astrid se réinstalle, la tête de l’animal posée sur ses genoux. De l’ongle, elle lui agace le poil entre les oreilles.

— Si on m’avait dit qu’un jour j’aurais peur, dans cette maison..., marmonne-t-elle. Ces pièces, ces meubles, ce jardin, ce paysage, je les connais jusque dans leurs moindres détails. Je pourrais y vivre les yeux fermés. Même aveugle, je n’y serais pas dépaylée. En quarante ans – quarante et un, l’hiver prochain ! –, j’ai eu le temps de m’y habituer...

Elle plonge son regard dans celui, fondant d’amour, du chien.

— Quarante ans..., répète-t-elle, comme pour se convaincre d’une aberration.

La confiance d'Astrid me comble. Cette façon qu'elle a de se mettre, sans réticence et sans arrière-pensée, sous ma protection... Jamais je ne l'ai sentie aussi reconnaissante, même dans l'intimité du lit. Même dans l'ardeur du sexe. Même dans la jouissance.

Plein d'un trouble ébloui, je remercie mentalement l'intrus à la houpelande.

— Quarante ans de prison ! Et pour quel crime, Fidèle ? Avoir cru mère Marie-Léontine et suivi l'homme blanc... Est-ce que ça méritait une sanction pareille ?

Je sursaute, brutalement arraché à ma béatitude. Mais... à quoi, grands dieux, fait-elle allusion ? Quelle prison ? Quelle sanction ?

De mon vivant, jamais Astrid ne s'est plainte. Elle paraissait, sinon heureuse – qui l'est réellement ? –, du moins paisible. Que me chante-t-elle là, avec sa prison ?

— J'ai pleuré, dans cette maison, poursuit-elle. Je m'y suis ennuyée à mourir. J'ai tourné en rond comme une mouche dans un verre. Mais je n'ai jamais eu peur. En ville, ça oui, je me suis sentie menacée. Les gens me crachaient au visage. On me donnait des noms affreux : moricaude, face-de-suie, mal blanchie, bamboula. On s'éventait sur mon passage, pour signifier que je puais. On mimait une démarche et des mimiques simiesques... En comparaison de ces persécutions, ici, quel havre de paix ! Les canaris qu'on met en cage sont hors de portée de la griffe des chats, n'est-ce pas !

Cette « cage », moi, j'y pensais toute la journée. Dans le fracas des camions, des bétonnières et des marteaux-piqueurs, je n'aspirais qu'à ça : rejoindre ma petite reine noire et son royaume d'encaustique, de soupe, de linge propre. La prendre dans mes bras, manger les mets qu'elle m'avait préparés. M'asseoir avec elle à notre table, ou dans ce salon où chaque objet portait son empreinte. Parcourir main dans la main les allées du jardin ou le Chemin Sous-Bois, pour jouir d'une nature qui n'appartenait qu'à nous. C'était ma récompense après le travail, la justification de mes efforts ! Grands dieux, en accourant vers elle chaque soir, je ne visitais pas une prisonnière, je retrouvais ma raison d'être !

— Après, Jean a pris sa retraite..., ajoute songeusement Astrid.

Rasséréiné, j'abandonne mon museau à ses doigts. Ces huit années d'osmose me reviennent, comme une bouffée de parfum rare. À deux, plus d'ennui, plus de solitude ! Plus de prison ! Je pousse un couinement d'impatience : des lèvres sombres usées par mes baisers vont enfin tomber les mots que j'attends, l'évocation émue de nos douces heures communes !

— ... et ça a été encore pire !

J'arrête de couiner, un bloc de glace dans le cœur.

— Qu'est-ce qui me prend, de raconter ma vie à un chien ? soliloque Astrid, en reprenant son ouvrage.

L'aiguille glisse de maille en maille, consolidant l'usure d'un fin treillis de fil blanc. Une œuvre de dentellière, d'araignée. Le labeur minutieux et humble d'une fée du logis.

— Aïe !

La tête de Fidèle a malencontreusement heurté l'index d'Astrid, y faisant pénétrer profondément l'aiguille.

— Ah, c'est malin ! rouspète-t-elle, en portant son doigt meurtri à sa bouche. Pousse-toi, maladroit ! Et ne me bouscule pas pendant que je travaille !

L'animal s'éloigne. D'un œil où le repentir le dispute à une secrète jubilation, il fixe le torchon que macule une tache de sang.

Quand j'ai ramené Astrid en Belgique, quel scandale ! En ce temps-là, les unions mixtes soulevaient l'indignation de tous les bien-pensants. C'était un acte contre-nature, une sorte de vice honteux. Une véritable insulte à mes compatriotes. Obnubilé par la passion, je n'avais pas mesuré l'ampleur du sacrilège.

Ma famille au grand complet m'attendait sur le débarcadère du port d'Anvers. Depuis le bastingage, je l'ai désignée à Astrid. La négrillonne était si excitée qu'elle battait des mains en trépignant sur le pont du bateau. Je l'avais, pour la circonstance, déguisée en Européenne : robe blanche, petit chapeau, gants, chaussures à talons. Ça lui allait affreusement mal, mais elle était ravie. Durant des heures, elle avait paradé devant la glace de la cabine, en faisant tourner sa jupe.

J'ai su, par la suite, que plus personne ne s'habillait ainsi, chez nous. Les magasins de vêtements de Léopoldville avaient dix ans de retard sur la mode. Astrid était aussi touchante et ridicule qu'un petit chien de cirque.

Quand j'ai traversé la passerelle à son bras, j'ai lu l'ébahissement sur le visage de mes parents. Mon frère a froncé les sourcils. Ma sœur a mis les doigts devant sa bouche, comme pour tousser.

Nous nous sommes embrassés puis j'ai doucement poussé Astrid vers eux. Elle souriait de toutes ses dents. Et ce croissant de lune plein de bonne volonté dans sa frimousse d'ébène, je n'ai jamais rien vu de plus poignant.

— Ta domestique ? a demandé mon père.

— Non, ma compagne.

Tout le monde a pâli. Il y a eu un hoquet derrière les doigts de ma sœur. Aucune main ne s'est tendue en direction de la paume d'Astrid, rose et vulnérable, largement offerte.

Elle n'a rien osé dire. On ne le lui demandait pas. Tout ce qu'on attendait d'elle, c'était qu'elle s'efface. D'instinct, elle l'a compris. Je l'ai vue rétrécir, dans ses falbalas blancs.

— Elle est... en visite ? a espéré ma mère d'une voix étranglée. Je suppose qu'elle va rentrer chez elle...

— Tu ne comptes quand même pas la garder avec toi ? s'est inquiétée ma sœur.

— SI !

C'était sans appel, ils l'ont tous compris.

— Tu ne l'as pas... épousée ? s'est horrifié mon frère.

J'ai fait « non » de la tête, et ajouté que je n'en avais nulle intention, étant adepte de l'amour libre.

Une onde de soulagement est passée parmi eux, et papa a murmuré, assez fort pour que je l'entende :

— Allons... C'est un moindre mal !

Pas une fois, pas une, un regard, même consterné, ne s'est posé sur ma négrillonne. On l'ignorait, on lui refusait toute existence. Un ouistiti ramené dans mes bagages eût suscité un certain intérêt, quelques questions polies, des commentaires amusés. Astrid n'avait droit qu'au néant.

Je n'ai revu mes frère et sœur qu'à mon enterrement. Mais Astrid n'y assistait pas. Elle n'avait aucun moyen de locomotion pour se rendre au cimetière, distant d'une quarantaine de kilomètres. D'ailleurs, une lettre lui avait précisé qu'elle n'était pas conviée à la cérémonie, ne jouissant – bien qu'étant mon unique légataire – d'aucun droit moral en ce qui me concernait. Ma dépouille fut rendue aux miens, et inhumée dans le caveau familial.

Mes parents m'y attendaient déjà, en compagnie de tous mes ancêtres, pour une réconciliation posthume. Je leur ai faussé compagnie.

En fin d'après-midi, comme souvent à cette saison dans nos provinces, le vent se lève. Une véritable tempête. Des rafales empoignent les arbres à bras-le-corps. La forêt tangué, échevelée. Les cimes des sapins se courbent et se redressent avec des simagrées de laquais obséquieux. L'ouragan, en passant sous les portes, mugit comme un taureau de combat.

— Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors ! constate Astrid, en me dédiant un sourire ironique. Tu as trouvé la bonne planque juste à temps, sac-à-puces !

Elle tire sa chaise devant la fenêtre, pour mieux suivre le déchaînement des éléments. Je la soupçonne d'aimer

ces excès climatiques. N'est-elle pas native d'un continent de cyclones, de typhons, de tornades ? D'une terre qu'assaillent des pluies torrentielles, quand l'haleine du soleil ne la calcine pas ?

— C'est par un jour pareil que Godelieve est partie, dit-elle.

Ce soir-là, Astrid n'en menait pas large, à la fois chagrine et surexcitée. Malgré le mauvais temps, elle a couru sur la route au-devant de moi, pour m'annoncer plus vite la nouvelle. Et dix fois au moins elle me l'a serinée, son histoire !

Je l'écoute, néanmoins, une onzième fois. Avec une attention soutenue. Revivant béatement mon passé, par sa bouche.

— Je l'ai vue arriver par le Chemin Sous-Bois, sanglée dans son anorak, le chignon défait, ses grandes mèches blondes lui barrant le visage. Le vent était tel qu'elle devait lutter pour avancer, comme si des mains invisibles la tiraient vers l'arrière. Des bourrasques la giflaient, lui coupant la respiration. Mais elle s'obstinait. Elle portait un sac de voyage. Et – chose inconcevable ! – Hugo ne cramponnait pas ses jupes.

» C'était si bizarre que je me suis précipitée vers elle, pour la secourir de je ne savais trop quoi. Je lui ai proposé d'entrer. Elle a refusé, tout d'abord. Elle ne disait rien mais secouait la tête. La tourmente hurlait à nos oreilles. Puis un éclair a fendu le ciel, et ça a craqué, non loin. Alors, elle s'est laissé entraîner. Mais elle n'a pas voulu s'asseoir, ni déposer son sac. Et nous sommes restées debout dans l'entrée en attendant que l'orage se calme.

Une plainte lugubre interrompt le monologue. Sous la pression de la bise, le boudin de tissu qui calfeutrait la fenêtre s'est déplacé, livrant les boiseries aux chants des vents coulis.

— Tttt, désapprouve Astrid.

Elle prend le temps de le réinstaller soigneusement avant de continuer d'une voix sourde :

— J'ai demandé à Godelieve où était le petit, et elle m'a répondu : « Avec son père. » J'ai tiqué : Willem ne s'en occupait pas beaucoup. Les hommes et les enfants, ça ne va pas bien ensemble, surtout les bébés attardés. À cette époque, Hugo devait avoir huit ans, peut-être neuf. Il avait bien forci depuis leur arrivée, beaucoup poussé. Mais il n'avait pas changé d'attitude. Dans son cerveau, le temps s'était bloqué. Il s'accrochait toujours à la robe de sa mère. Simplement, au lieu serrer l'ourlet, il tenait la ceinture.

» Puis, tout de go, elle m'a annoncé qu'elle s'en allait, qu'elle retournait en Flandres. Elle ne voulait plus vivre ici. Les rigueurs de cette région la minaient. La solitude aussi. Et ce gamin. Ce gamin : sa croix, son calvaire. Elle avait atteint l'extrême limite de ses forces, celle où l'on n'a plus que deux éventualités : la folie ou le suicide. Or, ç'aurait été du gâchis. Elle était encore jeune, encore vigoureuse, et suffisamment belle pour tout reprendre à zéro.

» L'enterrée vive s'arrachait à sa gangue de boue. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui donner raison.

» Elle n'a pas eu un mot de regret, ni pour son mari ni pour son enfant. Je pense qu'elle devait les haïr.

» Les coups de tonnerre ébranlaient la maison. C'était assourdissant. Les déflagrations se répercutaient jusqu'au bout de l'horizon. La foudre est tombée quelque part, dans les bois. Plusieurs arbres ont été abattus, vers les Hauts-Plateaux. Le chemin du *Harbouillah* ⁵ a même été coupé, je l'ai su plus tard. Heureusement, avec l'humidité, aucun incendie ne s'est déclaré.

» Quand l'orage s'est arrêté, Godelieve est partie. Je l'ai regardée s'éloigner sur la route, de plus en plus petite. Elle ne s'est pas retournée une seule fois. Elle aura pris le car au carrefour du Fagnou, à deux kilomètres. Je ne l'ai jamais revue.

De ce récit que je connais par cœur, je n'ai retenu qu'une phrase. Une petite phrase de rien du tout. « *Je n'ai pas pu m'empêcher de lui donner raison.* » Et cette expression : « *enterrée vive* ». Un frisson me parcourt l'échine, hérissant une crête de poils le long de mon dos.

— Je vais hausser le chauffage, dit Astrid. Il fait froid.

⁵. Le chemin du *Harbouillah* : le chemin de l'Homme qui souffre.

— Ce Willem, remarque pensivement Astrid, c'était tout de même un drôle de type !

Elle s'est préparé une fricassée à la mode liégeoise – des œufs brouillés avec de la saucisse –, et dîne sur le pouce, à la cuisine. Depuis la mort de Jean, la salle à manger a cessé de servir.

Fidèle ne quitte pas la fourchette des yeux. L'odeur du porc frit fait palpiter sa truffe. Il halète, la gueule grande ouverte, une bave de convoitise luisant aux commissures de ses babines dentelées.

Tout en mâchant, Astrid grimace : un bout de cartilage vient de crisser sous sa dent. Elle s'apprête à le cracher sur le bord de son assiette, mais se ravise et le jette au chien. Il l'attrape au vol, l'avale, en réclame aussitôt un autre.

— Glouton ! rit-elle, en renouvelant la manœuvre. C'est qu'il m'enlèverait le pain de la bouche, cet animal !

— Willem, ouais..., reprend Astrid, poursuivant le cours de ses pensées. Celui-là, on peut dire qu'il m'en a fait voir de toutes les couleurs !

Perdu dans mes joies gustatives – est-ce la saveur de la fricassée qui me transporte, ou celle de sa salive ? Les deux sans doute, délices complémentaires sollicitant, à divers titres, la sensualité de mes deux moi-même –, je mets un instant à saisir ce dont elle parle. Quand je le réalise, mes oreilles se dressent toutes droites.

Willem ? Willem lui en a fait voir ? Première nouvelle !

— Une femme ne lui suffisait pas, à ce sagouin ! Il lui en fallait une deuxième ! Il voulait tâter de la négresse !

Elle a un petit sourire plein de sous-entendus.

— De la négresse, sacré cochon ! Godelieve a eu raison de le quitter !

Elle rompt une tranche de pain bis, sauce les traces d'œuf au fond de l'assiette. Mange un morceau, me donne le reste.

— Si Jean avait su ça, sûr, il lui cassait la gueule ! Mais pourquoi le lui aurais-je dit, hein ? Pourquoi ?

Elle fronce comiquement le nez pour se pencher vers moi et me prendre à témoin. Comme à douze ans, exactement. Et, comme alors, je ne peux me retenir d'y porter la langue. Elle me repousse, indignée.

— Veux-tu bien, sale bête ! Je déteste qu'on me lèche la figure !

Puis, riant de ma mine contrite, elle ajoute :

— Ça s'est passé peu de temps après leur arrivée. Au printemps, je m'en souviens parfaitement. Les hommes sont comme les animaux : la montée de la sève les travaille. Dès fin mars, ça les démange dans le caleçon. Je plantais des oignons de tulipe le long de la haie quand il est passé, un matin, au volant de sa Jeep. Il tirait sa remorque, avec la tronçonneuse dedans.

C'était ça, son métier : couper et vendre du bois à brûler. Il possédait quelques hectares de forêt et débitait ses arbres pour la bûche. Un job rentable : les gens ont beaucoup de cheminées, dans la région, et le sens d'un certain confort traditionnel. Le mazout et l'électricité n'ont pas détrôné ce qu'on appelle ici « le feu ouvert ».

— Je lui ai fait signe et il s'est arrêté, continue rêveusement Astrid. Il est même sorti de sa voiture. Moi, ça m'a étonnée : ce n'était pas dans ses habitudes. À peine bonjour bonsoir en se croisant, histoire de montrer qu'on était en bons termes, mais jamais la moindre conversation.

» Je l'ai invité à boire un coup. Je ne pouvais pas deviner ce qu'il avait derrière la tête.

» Comme toujours, il n'a pas dit grand-chose. Je l'ai fait entrer dans la cuisine, j'ai débouché une bière. Il a bu à même le goulot, en me regardant drôlement. Puis, d'un seul coup, ses mains dures m'ont saisi les poignets, et il m'a attirée contre sa poitrine.

» J'étais un peu flattée, c'était le deuxième Blanc qui avait envie de moi. Mais j'ai quand même résisté, à cause de Jean. Mère Marie-Léontine le répétait tout le temps : avoir plusieurs maris est un péché mortel.

» Willem s'est mis à chuchoter, très vite, très bas, des choses que je ne comprenais pas. « Knappe liefde... ik wil je... kuss mij... kuss mij ⁶... » et toute une litanie du même genre.

» J'ai fait : « non, non » en essayant de me débattre. Seulement, il était trop fort. Pas grand mais trapu et nerveux, avec des muscles qui saillaient sous son polo de coton. Il sentait la sueur et la bière. Il m'a renversée sur la table de la cuisine et s'est laissé tomber de tout son poids sur moi. Ça m'a coupé le souffle, alors je l'ai griffé. En pleine figure, quatre traces parallèles, comme le coup de patte d'un fauve.

» Il m'a lâchée pour porter les doigts à sa joue. Elle était toute poisseuse de sang.

» Je me suis ruée sur la porte, je l'ai ouverte, et je me suis mise à crier. Il est devenu tout pâle et m'a rejointe d'un bond. Puis il m'a bâillonnée avec ses doigts pleins de sang, en suppliant : « Neen ! Neen ! » Je l'ai mordu. « Pardon..., il disait. Pardon... J'ai perdu la tête, je ne le ferai plus ! » On aurait cru un gosse sur le point de pleurer.

» Puisqu'il s'excusait, je voulais bien passer l'éponge. Mais j'ai promis de le dire à Jean, si jamais il recommençait. À Jean et à Godelieve. Il a bredouillé : « Ja... ja... » et il a filé sans demander son reste. C'est après son départ que j'ai remarqué ma tenue débraillée. En luttant, ma blouse s'était ouverte. Mes seins sortaient dehors,

avec les bouts dressés comme des pointes d'asperges. Lorsque je les ai effleurés, une décharge électrique m'a transpercé le corps. Jamais je n'avais éprouvé ça.

» J'ai écouté décroître le bruit du moteur dans le lointain. Quand le silence est revenu, j'avais joui.

» Je me demande comment il les a expliquées à sa femme, Willem, les marques de mes ongles. Peut-être qu'elle a soupçonné quelque chose, peut-être pas. En tout cas, je ne l'ai plus revu pendant un bon moment. Pour se rendre à ses coupes, il s'est mis à prendre l'autre chemin, celui qui contourne la ravine des Makralles⁷. C'était plus long, mais, au moins, ça ne passait pas devant chez moi.

Astrid se tait, un petit sourire persistant sur le visage. Ce souvenir a l'air de lui plaire. Je tremble si fort que mes pattes ne me portent plus.

Elle me caresse, sans se douter que j'ai la morsure au bord des dents. Hypocritement, je lui lèche la main. Mais ma langue doit être froide : mes veines charrient de la neige fondue.

⁶. Mignonne petite chérie... Je te veux... Embrasse-moi... Embrasse-moi...

⁷. La ravine des *Makralles* : la ravine des Sorcières.

L'horloge du salon sonne neuf coups.

— Au dodo ! bâille Astrid.

Cette fois, lorsque Fidèle se faufile dans sa chambre, elle ne proteste pas. Ils ont déjà leurs habitudes...

— Hooooouuuuuu ! Hooooouuuuuu !

Un hurlement me tire de mon sommeil. Je rêvais que j'égorgeais Willem. Mes crocs plantés dans sa jugulaire, il produisait des gargouillis immondes, et, au coin de ses lèvres, une écume rouge moussait.

J'ai encore la fadeur de sa souffrance dans les papilles.

Hélas, ma haine est sans objet. Willem n'est plus. Il m'a précédé de plusieurs années dans la mort.

— Hooooouuuuuu ! Hooooouuuuuu !

Je m'ébroue et, sans bruit, je me coule jusqu'à la fenêtre, sur le rebord de laquelle je pose mes pattes. Du museau, je soulève le rideau.

La nuit est claire. Une nuit de pleine lune. La clarté blafarde tombant des étoiles permet de distinguer jusqu'au moindre brin d'herbe. Le Chemin Sous-Bois, bien visible aux abords de la clôture, s'assombrit à mesure qu'il pénètre sous le couvert. La masse obscure de la forêt semble un gouffre dont les crénelures mouvantes déchiquettent le ciel.

— Hooooouuuuuuu ! Hooooouuuuuuu !

Invisible derrière l'écran de sapins, Meisje hurle à pleine gorge.

Dans son lit, Astrid s'agite. J'entends grincer les ressorts du matelas. Puis la lampe de chevet s'allume.

— Fidèle...

Malgré sa chemise en pilou et sa couette, elle grelotte.

— Tu l'entends, cette chienne de malheur ?

Si je l'entends ? Il faudrait être sourd !

— La nuit où Jean est mort, elle a beuglé comme ça jusqu'au matin.

Astrid claque des dents. Ces cris nés des entrailles de l'ombre semblent la bouleverser. À cause du souvenir, sans doute.

Mais après tout, ce n'est qu'une bête qui pleure dans le noir...

— Viens près de moi, Fidèle.

J'obéis, soumis et reconnaissant. Elle m'entoure le cou de ses bras, m'attire contre elle. Fourre son visage dans ma fourrure. Ma truffe se plaque à ses mamelles. Et nous restons là, immobiles, elle se remettant peu à peu, moi humant sa chair à m'en chavirer l'âme.

Dehors, la longue plainte nocturne s'achève en hululement.

Quand j'ai pris Astrid, sous la moustiquaire, ses seins avaient la même odeur qu'aujourd'hui. La même exactement. Le temps n'altère pas l'arôme des êtres. Tout au plus l'accentue-t-il. Le gri-gri luisait, posé sur le téton. Une plaie à tête de buffle.

Par-delà la mort... L'amulette qui vibrait, soulevée par la respiration saccadée de la fillette, m'hypnotisait. Le bois, saturé de sang, dégorgeait. Un mince filet pourpre s'en échappait, mêlé de sueur. Tel un ruisseau descendant d'une montagne, il glissait le long de la poitrine élastique, suivait la vallée séparant les côtes, s'accumulait dans le nombril comme en un mignon réservoir, et débordait vers le pubis. Quand il a atteint mon pénis, mes reins ont perdu leur cadence.

Étonnée, Astrid a ouvert les yeux.

— Tu ne m'aimes plus, Kitoko ?

Je lui ai expliqué que c'était l'émotion. Les hommes ont des faiblesses quand leur cœur est en jeu. Elle a souri, flattée. Son entrejambe avait la même couleur que le gri-gri.

Depuis ma visite au sorcier, remords et doutes me taraudaient. Qu'est-ce qui m'avait pris de me fourvoyer dans ces sortilèges primitifs, ces diableries de sauvages ? J'avais voulu cette gamine ? Eh bien, je l'avais. Il m'avait suffi de la cueillir au bon moment... Rien de surnaturel là-dedans ! En accordant foi aux pouvoirs de l'homme-tonnerre, en accréditant ses pratiques abjectes, j'avais fait montre d'une inconcevable niaiserie. Et en glissant dans la menotte d'Astrid l'ignoble bijou, encore plus...

Au moins, par souci d'hygiène, j'avais dû attendre qu'elle l'égoûte, ce bijou, avant d'y aller d'elle. Et même

Au moins, par souci d'exorcisme, aurais-je dû avertir qu'elle t'égare, ce bijou, avant d'user d'elle... Et même, afin de couper court à toute équivoque, eût-il mieux valu la faire dépuceler par une matrone, comme cela se pratique parfois dans les villages !

Notre amour ne pourrait perdurer que par le sang, avait dit N'boula. Par le sang et par LES sangs...

J'ai arraché l'amulette avec horreur, et je l'ai jetée par terre. Mais trop tard : la jonction des plaies s'était faite. Désormais, nous étions liés à jamais, Astrid et moi. J'en avais, malgré mes sursauts de scepticisme, la certitude profonde. Mon crime et la possession de cette enfant rebelle procédaient du même geste : celui de l'arme que l'on plante. En transperçant sa vulve de mon sexe érigé, je n'avais fait que proroger la macabre liturgie de N'boula.

L'homme-tonnerre habitait en pleine brousse, dans le nord-est du pays, vers l'Uélé. On venait le consulter de loin, il était réputé pour ses pouvoirs. Mon boy, Toukoutouk, le « garçon né sur le fleuve », m'avait parlé de lui comme d'un « bon sorcier, très habile pour faire aimer les femmes ».

Je suis arrivé chez lui au coucher du soleil, dans cet instant, si bref en Afrique, où l'horizon est rouge. Le ciel semblait une mare de sang. Je n'ai pas su y voir un signe.

Quand je suis descendu de mon pick-up, N'boula méditait sur le seuil de sa case, à l'abri d'un immense fromager. C'était un petit vieillard, presque un Pygmée, qui vivait nu. Sa peau parcheminée était couverte de tatouages. Des scarifications traçaient sur sa poitrine des sillons parallèles, semblables à ceux qu'imprime le soc de la charrue dans la terre du labour. Je lui ai longuement parlé. De moi, d'Astrid. D'Astrid surtout. De son rire insolent, de ses faux-fuyants, de l'incendie qu'elle avait allumé dans ma chair. L'homme-tonnerre m'écoutait, les yeux fermés. Après un long, très long silence, il a demandé :

— Tu la veux pour toujours ?

J'ai presque crié :

— Oui !

— Par-delà la mort ?

— Par-delà la mort.

J'avais pris cela pour une formule, c'était une vérité.

— Ça va te coûter très cher, homme blanc !

— Peu importe, j'ai de quoi payer.

N'boula m'a dit de revenir à la nuit noire. Il avait allumé un feu devant sa case. À la lueur des braises, je l'ai vu, en prière, le visage recouvert d'un masque. Dans les arbres voisins, des singes vociféraient. Puis un vagissement a jailli des ténèbres.

L'homme-tonnerre m'a montré quelque chose dans un drap. Ce quelque chose bougeait. J'ai cru qu'il s'agissait d'un animal, un jeune chimpanzé captif, ou un babouin. Mais c'était un bébé.

N'boula semblait en transes. Son torse oscillait d'avant en arrière et il marmonnait des paroles dont je ne saisissais pas le sens. Je connaissais peu de dialectes, le swahili essentiellement, et quelques rudiments de bengala et de mina. Les mots qu'il prononçait m'étaient tous inconnus.

Le feu répandait des vapeurs hallucinogènes aux parfums âcres qui me faisaient tourner la tête. Je suffoquais. Ma volonté coulait de moi comme une hémorragie. J'ai voulu poser des questions, mais ma langue m'a refusé tout service.

Le bébé pleurait de moins en moins fort. Il ne produisait plus qu'un petit cri tremblé. Un son ténu que couvraient les rumeurs nocturnes. Bêtement, j'ai pensé qu'il allait s'endormir.

Quand l'incantation s'est arrêtée, je flottais dans une sorte de semi-léthargie.

L'homme-tonnerre a posé le bébé devant moi. C'était un nouveau-né de quelques heures à peine. Un prématuré, probablement métis. Il était d'une maigreur affreuse. Une larve aveugle et rosâtre.

— Par-delà la mort ? a demandé N'boula.

J'ai acquiescé de la tête, subjugué, incapable de formuler une seule parole. Alors l'homme-tonnerre a brandi un couteau, et l'a plongé dans le flanc du nourrisson.

Le sang a giclé sur moi, mais je m'en suis à peine rendu compte. J'étais vêtu de blanc, comme tous les colons. Ce n'est que le lendemain, en voyant mes habits souillés, que j'ai réalisé.

Au fond de la plaie béante qui dégorgeait d'humeurs, on devinait des pulsions organiques, des contorsions de viscères. N'boula y a introduit un objet qu'il a ressorti écarlate, et me l'a tendu. Subjugué, je l'ai pris.

La jeune fille qui portera ceci ne pourra rien te refuser, m'a-t-il dit. Et lorsque tu feras couler le sang de son

— La jeune juive qui portera ceci ne pourra rien le refuser, m'a-t-il dit. Et, lorsque tu jeras couler le sang de son hymen, s'il se mêle à celui du Sacrifice, votre union sera éternelle.

Puis il a jeté l'enfant dans le feu, et l'odeur de viande rouscie a couvert les fragrances d'encens.

Longtemps, le souvenir du bébé mort m'a hanté, comme une monstrueuse faute. Puis le temps a passé, et cette liturgie macabre s'est estompée dans ma mémoire. J'en suis venu à douter de sa véracité. N'avais-je pas été victime des drogues du sorcier, ces parfums capables d'annihiler toute volonté, de susciter fantasmagories et délires, et de mêler, dans un même prisme narcotique, songe et réalité ?

À la longue, il ne m'en est resté qu'une contrariété diffuse, la réminiscence d'un cauchemar au réveil. Une fresque abstraite en rouge et noir imprimée sur un mur de ville, que chaque ondée délave un peu plus, jusqu'à la rendre indiscernable.

Apaisée par la chaleur bienfaisante du chien, Astrid se rendort. Alors Fidèle se dégage tout doucement et regagne son poste d'observation, devant la fenêtre.

Par la fente du châssis gauchi, il hume l'air nocturne. Puis scrute les ténèbres avec une attention soutenue. En vain. La nuit a perdu sa magie. Meisje ne la hante plus.

Il guettera néanmoins jusqu'au matin.

La voix de Meisje s'est tue, me livrant au silence. Un silence oppressant qui me cerne de toute part, à peine troublé par la respiration régulière d'Astrid et les rafales de vent souquant dans les ténèbres.

Je laisse retomber le rideau, et regagne ma carpepe où je m'étends de tout mon long. Mais, j'ai beau fermer les yeux, le sommeil me fuit. Mon corps est en fusion. Est-ce le rut qui me met dans cet état, ou ai-je, tout bonnement, des insomnies ?

Des insomnies – ô la plaisante chose ! –, comme avant...

C'est étrange à quel point ma vie a peu varié depuis cet « avant » – qui a, il faut bien le reconnaître, de furieux relents d'« aujourd'hui ». La mort semble n'avoir été qu'une parenthèse dans le flux calme de mes jours. Une escale entre deux navires. J'ai repris mon petit bonhomme de chemin, sous une autre forme certes, mais dans des conditions semblables, aux côtés du même être et dans le même cadre. Les pieds dans mes pantoufles, si cette expression peut convenir à un chien.

Rien n'a changé, dans la petite maison de briques rouges. Mon absence, puis mon retour, n'ont pas troublé le cours du train-train journalier. Et je suis reconnaissant à Astrid de n'avoir modifié ni sa tenue vestimentaire, ni ses petites manies, ni ses rites culinaires, ni l'agencement des meubles et des bibelots. Bref, d'avoir préservé, pour le réincarné que je suis devenu, le confort d'une routine douillette dans laquelle je puisse me lover.

Seule amélioration – et elle est de taille ! – : la perception constante et ô combien jubilatoire que j'ai de Meisje. Les grésillements que son fumet hormonal allume dans mes nerfs, et qui font de chaque instant une fête intime.

Même si cette fête me tient, pour l'heure, éveillé, haletant, l'humeur mauvaise et prêt à mordre...

— Il est encore là, je le sens qui rôde..., dit Astrid en prenant son café au lait.

Inutile de le préciser, elle parle de l'ombre en huppelande, dont la simple évocation hérisse ses bras de chair de poule.

— J'ai voulu avertir les gendarmes, mais ils m'ont ri au nez. Les divagations d'une vieille femme de couleur, perdue au fond des bois, n'intéressent personne. D'ailleurs, ils manquent d'effectifs. « Vous n'avez qu'à déménager, si vous avez peur ! » m'ont-ils dit. Déménager ! Pour aller où, grands dieux ?

Elle émet un bruit de gorge, plus proche du grincement que du rire.

— Pour aller où ? En ville, où les gens me toisent comme un excrément ? En Afrique ?

Elle s'abîme quelques instants dans ses pensées. En émerge, la bouche amère.

— Ah, si c'était à refaire, Fidèle ! Si c'était à refaire ! Le Blanc, plutôt que de le suivre, je lui enfoncerais un couteau dans le cœur !

Un couinement involontaire m'échappe. J'aurais préféré qu'Astrid me batte à mort, qu'elle m'arrache la fourrure par poignées, qu'elle m'écorche vif plutôt que d'entendre cela !

— J'y croyais, moi, au pays des anges... Les sœurs ne pouvaient pas mentir ! Mère Marie-Léontine était sincère, quand elle décrivait la Belgique comme une terre de félicité ! C'était SA vérité – on a chacun la nôtre, mais ça, je l'ignorais. Et je rêvais, je rêvais... Moi, la petite négresse rôtie par le brasier africain, je me le représentais, ce lieu de délices, comme le paradis des images pieuses. Un Éden de chantilly vers lequel les damnés, du fond de leur fournaise, tendaient, implorants, leurs bras calcinés... Et puis Jean et venu, et m'a voulue. Tout devenait possible. Le contremaître blanc m'avait remarquée et se penchait vers moi. Il me suffisait d'attraper sa main pour qu'il me hisse vers la chimère...

Elle prend un petit air futé, qui lui va bien.

— Cette manœuvre requérait beaucoup de savoir-faire, Fidèle ! Céder au mâle est chose aisée, mais le garder !

Un ricanement léger ponctue cette affirmation – que, venant d'elle, ma captive, je juge péremptoire, et même outrecuidante.

— Sommes-nous toutes des vicieuses, nous, les « sauvagesses » ? Avons-nous toutes des accointances avec le diable ? Mère Marie-Léontine l'affirmait. Elle parlait de notre aptitude au mal comme d'un caractère ethnique, hérité de nos ancêtres païens et cannibales. Cet atavisme qu'elle s'échinait à m'arracher de l'âme, je l'ai cultivé, je m'en suis servie. En virtuose, il faut bien l'admettre. J'ai ensorcelé Kitoko. Tant et si bien que, quand l'heure de son terme est venue, il ne pouvait plus se défaire de moi. Alors, il m'a emmenée dans ses bagages...

Astrid soupire, me flatte vaguement le crâne. Sous la caresse, je courbe l'échine.

— L'enfer, ce n'était pas le Congo, Fidèle, c'était ici ! On m'a trompée de la pire manière, je l'ai compris très vite. En posant le pied sur le quai, je l'ai compris. Toute ma vie s'érigait sur un malentendu.

» Pendant cinquante ans, j'ai vécu près de Jean, docile, passive... et pleine de rancœur. Je ne lui pardonnais pas de m'avoir déracinée, d'avoir fait de moi une bannière. D'avoir abusé de mon innocence, lui qui *savait*. Lorsqu'il m'approchait, toute ma chair se révoltait. Quand il me prenait le ventre pour s'y assouvir, je griffais le drap, non de jouissance mais d'horreur. Si je donnais le change, c'est que je me savais liée à lui à jamais. Enchaînée à son destin par des milliers de kilomètres d'océan... On paie toujours le prix de ses actes, mère Marie-Léontine nous le répétait sans cesse. Elle appelait cela « la justice immanente », l'épée de Dieu. Depuis cinquante ans, mon exil rachète les manigances de la négrillonne ambitieuse. Je purge ma peine. Je gagne mon pardon dans ces limbes de pluie, de vent et de brouillard. Et si ma pénitence m'ouvre les portes du ciel, tout ce que j'espère, c'est qu'il a les couleurs ardentes de l'Afrique !

Le frôlement machinal de ses doigts m'empêche de lever la tête. Ainsi ne peut-elle lire dans mes yeux, mes bons yeux de chien, les affres qui y flamboient. En quelques brefs instants, elle vient de saccager tout ce qui fut ma vie, me laissant à feu et à sang.

Lentement, je rampe vers la porte, gratte le chambranle. Elle m'ouvre, je pars en trombe. Elle m'observe en souriant.

— Bonne promenade, dit-elle.

Des heures de course éperdue à travers bois n'apaiseront pas ma souffrance. Mais, quand je rentrerai, les coussinets meurtris par les aiguilles de sapins, le pelage gluant de sueur, les flancs lacérés par les branchages, je serai, du moins, vidé de ma rage. Et redevenu inoffensif.

— Le drame, quand la Flamande est partie, c'était Hugo, évidemment ! marmonne Astrid, tandis que, roulé en boule sur la moquette, Fidèle se lèche les pattes avec ostentation.

C'est le début de l'après-midi, mais on se croirait au crépuscule. Un demi-jour maussade baigne le paysage. Le firmament charrie des tourbillons de nuages dont les volutes anthracite, ourlées de liserés plus clairs, roulent tumultueusement d'un horizon à l'autre. Fendant la brouillasse d'un vol lourd, des bandes de corbeaux passent en croissant.

Partout ailleurs, l'automne se harnache de fulgurances. Les forêts flambent avant le décharnement. Toutes les nuances de roux, de pourpre et d'or rutilent dans le feuillage ; la nature agonise en reine. Mais pas ici. Les noirs résineux ardennais ne se parent ni ne se dévêtent. Ils conservent, été comme hiver, leur imputrescible et austère défroque, bravant le cours des saisons avec une pruderie de nonnes.

— Tu comprends, Willem, c'était un adulte. Il pouvait réagir en adulte, relativiser, prendre du recul. Les hommes se débrouillent toujours avec leurs peines. Ils se consolent à leur manière, en cherchant ailleurs ce qui leur manque. Mais le gamin... Ça m'a obsédée, toute la nuit qui a suivi le départ de Godelieve. Je l'avais toujours perçu comme une sorte de fœtus, de parasite n'existant que par la robe qu'il agrippait, et dont il captait la substance. Amputé de sa mère, Hugo allait-il réussir à survivre ?

» L'insomnie aidant, je m'imaginai, reprenant le rôle. Offrant à sa menotte la couture de mes jupes. Le laissant m'escorter et se nourrir de moi. Lui fredonnant, avant qu'il dorme, la berceuse hutue que me chantait ma mère :

« *Mwana wanjije ihii*

Ninde ukuvuze ihii

Ninde ukurijije ihii &... »

» J'éprouvais, à divaguer de la sorte, un ravissement plein d'effroi qui me tint éveillée jusqu'au matin.

» Durant le petit déjeuner, j'ai eu un mal fou à maîtriser mon impatience. Et, Jean à peine parti, je me suis ruée vers le chalet. J'ai frappé ; pas de réponse. J'ai appelé ; rien. Alors j'ai tourné la poignée. La porte n'était pas fermée, je suis entrée.

» C'était la première fois que je pénétrais chez le Flamand, et malgré moi, j'avais le cœur battant. L'impression de commettre une sorte de délit. On ne m'avait pas invitée, après tout. J'étais là en intruse !

» La salle sentait le propre. Dans la pénombre des rideaux tirés, les meubles cirés luisaient faiblement. Une pendule ronflait sur la cheminée, à côté d'un pot de sansevieria, ces hideuses plantes grasses en forme de torchères dont le Belge moyen fait grand usage. Aucun laisser-aller ne troublait l'ordre rigoureux de la pièce. Qui eût pu deviner, au vu de ce décor désincarné, qu'un drame s'y était déroulé la veille ?

» Très impressionnée, j'ai osé un : « Hou hou, y a quelqu'un ? » qui a résonné étrangement dans le silence. N'obtenant pas de réponse, je suis allée dans la cuisine.

» De l'enfant, nulle trace. Mais Willem était là, effondré sur la table à côté d'un verre renversé. Un instant, j'ai cru qu'il était mort. Mais non, il dormait, la joue à même la toile cirée, baignant dans une mare de bière. Les traits bouffis comme s'il avait pleuré.

» Tandis que je m'approchais, il s'est éveillé et m'a aperçue. D'un geste gêné, il a essuyé son visage avec sa manche.

» J'ai dit : « Je suis venue voir si je pouvais faire quelque chose... » Il a plissé les paupières avec l'air de ne pas comprendre. À la verticale, son visage était encore plus pathétique. Le teint terreux, des cernes, une haleine de malade. Un menton bleui par la repousse. Des marbrures rouges sur la joue qui lui avait servi d'appui.

» Saisie de compassion, j'ai posé la main sur son épaule : « Ça va aller, Willem ? »

» Il a fait « Ja... Ja... » et s'est mis à pleurer. C'est terrible, des larmes d'homme. J'ai pris sa tête contre moi pour ne plus les voir.

» Des moineaux sont venus picorer sur le rebord de la fenêtre, où Godelieve leur émiettait chaque jour du pain.

» J'ai caressé les cheveux de Willem, pour le consoler. Petit à petit, ses hoquets se sont espacés. On est montés dans sa chambre sans rien dire.

uans sa chambre sans rien dire.

» Le lit n'était pas défait. On s'est allongés sur la courtepoinette. Nous avons fait l'amour très vite, et en silence. Je ne me suis même pas déshabillée. Il a juste soulevé mon pull-over pour toucher mes mamelons, puis retroussé ma jupe et baissé mes collants.

» Je n'ai ouvert les yeux qu'une fois que c'était fini. Alors, j'ai vu la porte ouverte. Dans l'entrebâillement, il y avait Hugo, debout, en pyjama. Avec sa face d'embryon, la mâchoire inférieure toujours un peu pendante.

» Son regard m'a transié : deux lézardes vénéneuses fendant la chair blême. Au cri que j'ai poussé, il a disparu.

» Willem ronflait, masse inerte affalée sur moi. Je l'ai doucement repoussé, puis je me suis levée et rajustée. En sortant de la chambre, j'ai cherché l'enfant. J'appelais tout bas : « Hugo ! Hugo ! » Je voulais lui parler, m'expliquer. Lui proposer de remplacer sa mère. Mais il n'était plus dans le chalet. J'ai fouillé le jardin, je ne l'y ai pas trouvé non plus. Peut-être s'était-il sauvé dans la forêt.

» Alors, je suis rentrée à la maison.

» Nous n'avons jamais recommencé, le Flamand et moi. La vie a repris son cours, comme avant. Il a continué à tracter son bois, en faisant le tour par la ravine des Makralles. Quand on se croisait par hasard dans le Chemin Sous-Bois, c'était bonjour bonsoir, sans un mot de plus. Peu après, il a acheté une chienne à Hugo.

» Je les apercevais parfois, l'enfant et la bête, courant dans les fourrés. Lui, cramponné à sa fourrure, elle, réglant son pas sur le sien, veillant à ne pas le bousculer. Ils s'enfuyaient en me voyant.

Astrid regarde Fidèle et lui sourit, avec une sorte de complicité un peu honteuse.

— Maintenant, moi aussi, j'ai un chien... Un chien ! Si on m'avait dit ça il y a seulement huit jours, j'aurais crié au fou ! Note bien, je reconnais que c'est utile : ça comble le vide... Oh, Fidèle, tu m'écoutes ?

Non, Fidèle n'écoute pas, il grelotte. Aussitôt, elle s'inquiète :

— Qu'as-tu, mon gros, tu es malade ? Tu as pris froid ? Viens là que je sente si tu as de la fièvre...

Mais la truffe qu'elle empaume est de glace.

— C'est la fatigue, conclut-elle. Tu t'es trop dépensé. Repose-toi, ça ira mieux après.

Elle se lève et s'éloigne en traînant les pieds, pour réapparaître, l'instant d'après, portant la manne à linge, la planche et le fer à repasser.

— À force de m'occuper de toi, j'en oublie mon travail ! ronchonne-t-elle.

[8](#). Mon enfant, ihii

Qui t'a peiné, ihii

Qui t'a fait pleurer, ihii ?

J'ai toujours aimé l'odeur du métal chaud glissant sur le tissu moite. Rien n'est plus rassurant pour les maris, les enfants et les bêtes. Repassage, cire fraîche, soupe qui cuit... Il y a toute l'alchimie du bonheur dans les effluves domestiques nés du labeur des femmes.

Mais, si réjouissant soit-il, cet arôme se double aujourd'hui d'insoutenables images. En évoquant les deux ventres – le blanc et le noir – imbriqués, les deux corps – le noir, le blanc – suants, harassés de désir, souquant à la va-vite sur le couvre-lit de satinette à volants, je bave. De rage, de haine, d'envie de mordre. Oh, la chair qu'on entame, qui se rompt par lambeaux ! La jugulaire qui palpète sous le croc et crève, répandant son suc !

Je salive. De rage, de haine, d'envie de dépecer. L'écume qui mousse à mes babines laisse des marques humides sur la moquette.

— Tu crois que Hugo a compris, quand il m'a vue au lit avec son père ? demande pensivement Astrid, tandis que la pointe du fer mord les coins d'une nappe à carreaux.

Elle plie le rectangle de tissu, le pose sur la pile. Prend une serviette de toilette dans la manne, la défroisse soigneusement, l'humecte.

— Un gosse ne soupçonne même pas ces choses-là. À plus forte raison s'il est débile. Il a dû croire qu'on chahutait... Nous, au Congo, on vivait tous dans une seule pièce, moi, mes parents, mes frères et sœurs. Parfois, la nuit, mon père grimpaît sur ma mère. Je les entendais haleter dans le noir. Rire aussi. Leur jeu semblait si drôle que j'avais envie d'y participer...

Un friselis de sourire passe sur son visage, laissant entrevoir, l'espace d'un instant, l'éclair laiteux des dents entre les lèvres sombres.

— Il est vrai que moi, je n'étais pas retardée. Au contraire !

Évoquer ses peccadilles d'enfant lui arrache un soupir attendri. En a-t-elle collectionné, des péchés véniels, cette polissonne ! En a-t-elle donné, du fil à retordre, à ses confesseurs, ces malheureux Pères Blancs qui tenaient la Mission, et s'horrifiaient avec candeur de « la duplicité naturelle des indigènes » !

La serviette prend, à son tour, place au sommet de la pile, suivie du gant de toilette assorti.

— Évidemment, reprend Astrid, songeuse, si j'avais vu papa monter une étrangère, j'aurais sans doute trouvé le jeu moins sympathique...

Posant son fer, elle s'accroupit auprès du chien.

— Est-ce que Hugo m'en a voulu, d'après toi ? Ou a-t-il eu envie de jouer avec nous...

Comme Fidèle ne bronche pas, elle avance la main pour le caresser. Mais le geste ébauché s'interrompt de lui-même lorsqu'Astrid aperçoit l'auréole humide sur le sol.

— Mais... c'est tout mouillé autour de ta gueule ! s'indigne-t-elle. Tu as bavé, espèce de porc ! Ah bravo ! Ça m'apprendra à te faire confiance, tiens ! Veux-tu bien me foutre le camp d'ici ! File dans la cuisine, et plus vite que ça !

Comme j'obéis sans empressement, Astrid pousse un cri étouffé, et comprime sa bouche à deux mains, les yeux rivés à la fenêtre.

L'ombre est là, qui nous guette.

D'une détente, je bondis sur mes pattes et l'affronte en grondant.

Cette fois, l'ombre ne s'esquive pas mais reste collée un moment contre la vitre. Dans la nuit tombante, c'est une vision de cauchemar.

Une méduse, je ne trouve pas d'autre mot. Une méduse encapuchonnée comme un moine. Une face de noyé séjourné trop longtemps dans l'eau...

Peau flasque, d'une lividité de cloque ; lippe molle béant sur une excavation où roule, mâchée et remâchée sans cesse, une langue hypertrophiée ; pas d'orbites, mais deux crevasses oculaires dépourvues de cils, où rougeoie l'enfer...

— Euh... Tu... Tu veux quelque chose, Hugo ? se reprend Astrid, assez fort pour que sa voix traverse la vitre.

La méduse émet un son informe, sa tête bouffie oscillant de gauche à droite. L'instant d'après, la colossale silhouette s'évanouit dans le crépuscule.

Les jambes coupées, Astrid se laisse choir sur une chaise.

— Il m'épouvante..., dit-elle. Je n'y peux rien, il m'épouvante. Tant que son père vivait, tant que Jean était là, il se tenait à distance. Je ne le sentais pas menaçant. Mais maintenant que nous sommes seuls, lui et moi... As-tu remarqué ses yeux, Fidèle ? Des yeux de loup. À force de vivre avec des louves, il a attrapé leur regard.

Je l'écoute, assis devant elle, les oreilles toutes droites. Du sommet de mon crâne au bout de ma queue, une crête de poils hérissé ma fourrure.

— Je l'ai vu grandir, pourtant... Je l'aimais, enfant. Il ravivait mon instinct maternel. J'étais même prête à m'occuper de lui. Il ne devrait pas m'impressionner de la sorte, mais c'est plus fort que moi. Quand je le vois rôder autour de la maison, j'en ai la chair de poule !

Elle se lève, va au robinet, se sert un verre d'eau. Boit. Renverse la moitié, tant sa main tremble.

— Oh, je le sais bien, va, ce qu'il veut ! reprend-elle, en s'essuyant la bouche avec le torchon à vaisselle. Il me le fait comprendre assez clairement ! Tu as entendu comment il m'a appelée ? Il m'a appelée « Salope ! » Dans le langage des hommes, on sait ce que ça signifie !

Le jardin s'est empli de ténèbres bleues. L'heure entre chien et loup, comme on dit par chez nous. Un grondement sourd roule dans ma gorge. En qui couve le plus de rage, dans le soir qui s'avance ? Qui est le plus à craindre ? Le chien ou le loup ? Le chien possédé de jalousie posthume ou le loup qu'aiguillonne le désir ?

Pour se donner une contenance, Astrid s'agite inutilement, vaque à de fausses occupations. Déplace un objet, en range un autre, revient au premier. Ouvre les armoires, les referme sans y avoir rien pris.

— Il fait comme son père, murmure-t-elle, songeuse. Il apparaît quand on ne l'attend pas, à la manière des spectres. Juste pour signaler qu'il existe, et qu'il vous veut. Et qu'il vous aura, à la longue... Mais Willem était beau, moi jeune. Il m'enflammait, bien que je m'en défende. L'hiver, quand la nuit tombait tôt et qu'il m'arrivait de sortir, j'entendais quelquefois craquer la neige, derrière moi. Je ne sursautais pas, je savais que c'était lui. Et il savait que je savais. Mais je ne me retournais pas. Je rentrais dans ma cuisine, j'attendais un moment, le souffle court, puis je ressortais munie d'un balai. Et j'effaçais les traces de ses pas, qui raccordaient, comme un cordon ombilical, le seuil de ma maison au chalet.

Elle rêve un moment, les yeux perdus dans le vague.

— Que de fois je les ai suivies en songe, ces traces ! Au bout, il m'attendait. C'était...

Sa salive, qu'elle avale trop vite, fait un bruit incongru en passant dans sa gorge.

— ... stupide et exaltant.

Avec un petit rire grelottant, elle fait le geste de chasser une mouche.

— C'est loin, tout ça. Des rêvasseries bon marché ! Des palpitations de midinette qui regarde trop la télé...

Qu'est-ce qui me prend de te raconter ces sottises, mon pauvre chien ? Comme si tu pouvais comprendre...

Son regard se perd dans le puits d'ombre du jardin, que ne hante plus personne.

— Imagine ça, Fidèle : un mongolien et une vieille femme... C'est à mourir de rire, non ? Espère-t-il me faire mouiller comme quand j'avais trente ans, cet imbécile ?

Elle s'emporte, un tic sur le visage, l'expression égarée.

— Ou alors, peut-être cherche-t-il à me rendre folle ?

Sans préambule, elle tombe à genoux devant moi, me serre convulsivement contre elle.

— Heureusement que tu es là, mon chien, mon bon chien ! C'est pour ça que je t'ai recueilli, tu le sais ! C'est pour ça que je te nourris, que je te caresse, que je te parle ! Pour que tu me défendes contre lui. Tant qu'il y avait du monde autour de nous, il restait dans son coin. Même si ça le tourmentait, il s'arrangeait tout seul. Mais aujourd'hui, plus rien ne le retient. Il se dit certainement que je ne pourrai pas lui résister, que je n'en aurai ni la force... ni peut-être même l'envie. Que je suis à sa merci, quoi ! C'est ça, il croit que je suis à sa merci... Oh, Fidèle, cette horrible chair... je préférerais crever !

Un sanglot sec ponctue la fin de sa phrase. Agrippée à moi, elle se balance. Et doucement, doucement, de sa voix d'antan, de sa voix de savane, de soleil, de manguiers, de terre rouge, elle entonne :

« *Mwana wanjije ihii*

Ninde ukuvuze ihii

*Ninde ukurijije ihii*⁹... »

À qui est destinée cette berceuse ? Qui Astrid cherche-t-elle à apprivoiser ? Moi, qu'elle suppose garant de sa sécurité ? Ou Hugo, ce colossal enfant à face d'embryon, ce poupon libidineux et flasque dont les pulsions d'homme l'horrifient ?

⁹. Voir note 8.

« ... *Ngwino nkwihoreze*
Ngwino ndirimbe ibihozo
Sbihozo maman yantoje ihii [10](#)... »

Astrid paraît étrangement jeune, lorsqu'elle chante. Son timbre, grave d'ordinaire, devient haut perché comme celui d'une fillette. Elle scande le rythme avec excès, à la manière des enfants qui font des rondes, ou sautent à la corde au son d'une comptine.

« *Nza gushyiri mugongo*
Nza ku jyanoa iwacu
Iwacu ahonvuka ihii [11](#)... »

On dirait une grosse petite fille berçant un chien en peluche.

[10](#). Viens que je te calme
 Viens que je te chante les berceuses
 Les berceuses que maman m'a apprises, ihii.

[11](#). Je te porterai au dos
 Je t'amènerai chez moi
 Chez moi où je suis née, ihii.

Je ne réalisais pas combien Hugo avait grandi. Les débiles deviennent donc des adultes, eux aussi ? Ils ne sont donc pas, comme ces animaux de compagnie – ces bouledogues à tête de gnomes, mal plantés sur leurs pattes difformes – hors d’atteinte du temps ? Gardant, à travers enfance, jeunesse et maturité, la même trogne maflue, les mêmes attitudes puérides, la même dépendance, et mourant de vieillesse dans leurs langes ?

Je ne conservais de lui qu’un fugitif souvenir de bête dans les taillis, toujours invisible, toujours fuyante. Durant toutes ces années où je l’ai côtoyé, il ne m’est jamais apparu comme un être humain, mais comme une excroissance, d’abord de sa mère, ensuite de sa chienne. J’en étais arrivé à oublier son existence...

Meisje, oui, elle se manifestait. Elle hurlait à la lune, aboyait sur notre passage quand nous empruntions, Astrid et moi, le Chemin Sous-Bois. On l’entendait fureter dans les fossés à la tombée de la nuit, ou courser des lapins. Mais le bubon rivé à son flanc n’avait pas de vie propre, à mes yeux du moins...

Il n’en a pas eu davantage lorsque son père est mort.

J’étais à la retraite depuis un an ou deux quand la chose s’est produite. Un matin, nous avons vu débarquer les gendarmes, dans leur fourgonnette bleue. L’événement était de taille !

Je binais les plates-bandes lorsqu’ils sont passés sur la route. C’est rare qu’un véhicule emprunte cet itinéraire, mais ça arrive parfois. Les marchands ambulants, surtout. Jamais les flics. Surpris, j’ai levé les yeux. Mon étonnement ne connut plus de bornes quand ils ont ralenti devant le Chemin Sous-Bois et s’y sont engagés. Là, j’ai appelé Astrid.

Nous sommes restés derrière notre haie, à observer.

Les gendarmes ont frappé sans succès chez le Flamand. (Pourtant, Jeep et remorque étaient garées devant, preuve indéniable de sa présence.) Puis ils ont enfoncé la porte. Ils sont ressortis cinq minutes plus tard, dans tous leurs états. L’un d’eux a même vomi, avant de remonter en voiture.

En passant devant nous, ils ont freiné et le conducteur s’est penché à la portière.

— Il y a eu du grabuge chez vos voisins, vous êtes au courant ?

— Quel genre de grabuge ?

— Monsieur Demoort s’est pendu.

La foudre s’abattant à mes pieds ne m’aurait pas ahuri davantage. J’ai bredouillé stupidement :

— Vous... vous êtes sûr ?

— Ça date de huit jours, au moins... Il est dans un état ! Les pompiers vont venir le décrocher, nous allons les attendre sur la route.

Je leur ai proposé de boire quelque chose pour se remettre, ils ont accepté. Ils étaient très pâles. Des découvertes pareilles, ça vous secoue un homme ! J’ai cherché Astrid des yeux, mais elle était partie. Elle craint tout ce qui porte l’uniforme...

Je les ai fait entrer dans la cuisine et je leur ai servi une bière.

— Vous n’avez rien remarqué de spécial, je suppose ? a dit l’un d’eux, un petit sec à l’air soupçonneux.

J’ai répondu que nous n’avions quasiment pas de rapports avec ces gens-là.

— C’est l’épicier qui nous a prévenus, a expliqué le plus grand. Ça lui a paru bizarre que, deux fois de suite, personne ne sorte quand il klaxonnait.

Il a bu une lampée puis, ayant fait claquer sa langue, a ajouté :

— Le cadavre était suspendu à la grande poutre du salon, déjà à moitié décomposé.

— Tu parles d’une puanteur ! a renchéri son collègue. À propos, vous n’avez pas vu le fils ?

J’ai haussé les épaules. Meisje n’avait pas aboyé de la matinée.

— Oh, celui-là, vous savez... Toujours à travers bois ! Quand la chienne n’est pas là, lui non plus.

Le grand gendarme a hoché la tête :

— Il doit effectuer des coupes, je suppose. L’épicier m’a dit que, malgré son handicap, il aidait son père. Pour tailler du bois, pas besoin de savoir lire ni écrire !

tauer au bois, pas besoin de savoir lire ni écrire !

Perplexe, je me suis gratté le crâne.

— Qu'est-ce qu'il va devenir ?

— M. Demoort a laissé une lettre pour expliquer son geste. Elle est adressée à son frère Piet, mais nous l'avons ouverte. Il lui confie la gestion de tous ses biens, à charge de laisser Hugo dans la maison et de lui verser chaque mois une petite pension.

— Ah ça... Il n'a rien laissé au hasard, notre macchabée ! a ronchonné le petit sec.

Sur ces entrefaites, les pompiers sont arrivés. Les gendarmes les ont rejoints, sans même terminer leurs canettes. Je suis parti à la recherche d'Astrid, et je l'ai trouvée roulée en boule sur le lit, frigorifiée. J'ai mis ça sur le compte de l'émotion. Les Noirs sont superstitieux et pusillanimes, tout ce qui touche à la mort les terrifie. Surtout dans de telles circonstances ! Je l'ai réconfortée de mon mieux, je suis allé lui chercher un châle, des pantoufles, je lui ai préparé de la tisane... De la tisane, quelle dérision ! De la tisane pour soigner la perte d'un amour ! Si j'avais su, cette tisane, au lieu de la lui faire boire, je la lui aurais jetée au visage, bouillante !

Hugo est resté terré je ne sais où, durant plusieurs jours. Comment s'est-il nourri ? Je l'ignore. Peut-être Meisje a-t-elle chassé, et se sont-ils partagé le butin ? De la viande, du sang, ça suffit pour survivre. Puis, un soir, nous avons vu de la lumière dans le chalet. L'enfant et la chienne étaient revenus.

Quand je dis « l'enfant »... Il avait la trentaine, à l'époque ! La trentaine et un physique de lutteur de foire. Mais c'est seulement maintenant que je m'en rends compte.

« *Mwana wantje ihii*

Ninde ukuvuze ihii

Ninde ukurijije ihii ¹²... »

Arrivée à la fin de la berceuse, Astrid reprend le premier couplet et recommence, en boucle. S'arrêter semble au-dessus de ses forces. Tant qu'elle chante, au moins, le silence ne s'installe pas.

Le silence propice aux méduses...

¹². Voir note 8.

Astrid fredonne toujours, étroitement arrimée à moi, perdue dans son angoisse. C'est cette berceuse-là que ma négrillonne chantait, la première fois que je l'ai vue.

Les Pères Blancs faisaient agrandir leur chapelle, et j'étais chargé des travaux. Un jour que je parcourais les allées de la Mission, j'ai croisé un groupe de fillettes portant des figurines en plâtre. Il y avait là tous les personnages de la Nativité : la Vierge, saint Joseph, l'âne, le bœuf, les rois mages... À des échelles différentes, ce qui est souvent le cas dans les crèches naïves. Question de perspective, paraît-il. Marie était trois fois plus grande que son époux, les rois mages ressemblaient à des Lilliputiens, et le malheureux âne avait l'air d'une souris.

J'ai demandé aux petites filles où elles allaient, ainsi chargées. Elles m'ont montré, non loin, un hangar de bambou transformé en étable. Nous étions le 24 décembre... Ça m'a causé un choc : sous les tropiques, par quarante degrés à l'ombre, la notion de fête de Noël perd son sens !

Tout le monde ne semblait pas partager cet avis. Les petites filles étaient très excitées. Elles attendaient avec impatience la messe de minuit en plein air – faute de chapelle – et avaient même, m'assurèrent-elles, appris des cantiques pour la circonstance. Amusé, je les abandonnai à leurs préparatifs.

Je poursuivais ma route quand une voix grêle a attiré mon attention. Et c'est alors que je l'ai vue. Elle était assise dans la poussière, son pagne remonté jusqu'à mi-cuisses, berçant ce que je pris d'abord pour un jouet. Un poupon blanc, grandeur nature, auréolé de boucles blondes, bras ouverts, jambes légèrement repliées... L'Enfant Jésus de la crèche.

La petite chanson montait dans la chaleur, et c'était si charmant, cette négrillonne aux jambes nues cajolant ce bibelot saint-sulpicien, que je me suis arrêté pour la regarder.

En me voyant, elle s'est interrompue et m'a souri de toutes ses dents.

— Quand je serai grande, j'aurai un bébé blanc comme celui-là ! a-t-elle affirmé.

J'ai pris mon air le plus grave.

— Pour ça, il te faudra un mari blanc !

Elle a hoché la tête, du rire dans les yeux :

— J'en prendrai un !

Je suis reparti, troublé.

Sous le pagne troussé, on apercevait le creux de l'aîne. Astrid avait juste dix ans.

Brusquement, la chanson s'arrête. Privée de sa voix d'enfant, Astrid redevient vieille. D'autant qu'un pli de concentration, s'ajoutant aux rides déjà en place, barre son front.

Sans un mot, elle repousse le chien et fonce vers le buffet dont elle ouvre le tiroir de gauche.

Ce tiroir-là, c'est le fourre-tout. Un monceau de petits objets hétéroclites s'y entasse : ficelle, élastiques, épingles, timbres-poste périmés, boutons, attaches-trombone, vieilles photos d'identité, punaises, clous, tapette-à-rats (et la liste n'est pas exhaustive). Bref, les mille et un *bilokos* ¹³ indispensables qu'on ne retrouve jamais quand on a besoin.

Astrid retourne tout. Et au terme de sa quête, brandit victorieusement un coussinet de tissu, semblable aux sachets de lavande parfumant les draps, dans les armoires à linge.

Une expression de défi sur le visage, elle glapit, en direction de la fenêtre :

— Je l'ai toujours, le cadeau de Toukoutouk ! Alors méfie-toi, Hugo ! Il est efficace et je sais m'en servir !

¹³. *biloko* : objet sans importance.

Toukoutouk lui a fait un cadeau ? Première nouvelle...

Je m'approche dans l'intention de flairer le coussinet, mais Astrid l'escamote prestement.

— Va-t'en, vilain curieux ! Ce n'est pas pour toi !

Je reconnais bien là sa manie du mystère !

La superstition d'Astrid n'a toujours eu d'égal que son goût pour les secrets. Toute sa vie, elle s'est entourée de porte-bonheur, médailles et autres pattes de lapins à fonction plus ou moins magique, dont elle m'interdisait l'accès. « Tu es trop pragmatique, disait-elle. Les gens comme toi détruisent le pouvoir des gris-gris, et après, ça ne sert plus à rien. »

Mon boy a dû lui en refile, à mon insu. C'était bien dans ses mœurs, à lui aussi !

Un sacré bonhomme, ce Toukoutouk !

Il adorait raconter des histoires, à commencer par la sienne. Je n'ai jamais pu discerner la part de vérité et de fiction, dans ses récits. Il avait toujours sous le coude une anecdote, un potin, une fable collectés ici et là, qu'avec un réel talent il cristallisait en contes fantaisistes – parfois joyeux, souvent tragiques – dont il nous régala à la demande.

Il n'était pas peu fier des circonstances de sa naissance, sa mère l'ayant kobouté ¹⁴ sur le bateau à vapeur – le toukoutouk, d'où son nom – qui remontait le fleuve Congo jusqu'à l'embouchure de l'Oubangui. Les détails de cet accouchement mythique constituaient, généralement, le point de départ d'une de ces « chroniques de la vie congolaise » dont il avait le secret. Mais, contrairement aux griots qui s'expriment par mélopées en suivant le rythme du djembé, Toukoutouk, lui, pratiquait la narration à l'europpéenne. Il mimait l'action, et, à lui seul, ce « jeu de gestes » constituait un morceau de bravoure qui valait le déplacement. « Moi qui suis né voyageur... », commençait-il invariablement. C'était le lever de rideau. Aussitôt, on faisait cercle autour de lui. Mes ouvriers appréciaient tout particulièrement ses prestations aux heures de pause.

Mais c'était le soir qu'il donnait sa pleine mesure, dans la véranda de ce que, pompeusement – et avec un brin d'ironie –, j'appelais ma villa. À la fraîche, devant un verre d'alcool de palme, et pour un auditoire trié sur le volet, mon boy se donnait en spectacle...

Je n'oublierai jamais cette fois-là. J'avais invité quelques vagues connaissances : un couple de colons fraîchement débarqués de leur Hainaut natal, et un jeune instituteur batéké, sévissant dans la mission voisine. Ainsi qu'Astrid, qui fouinait souvent dans les parages à la manière d'un petit animal curieux. Toukoutouk semblait dans sa meilleure forme, aussi, lorsqu'il a prononcé la sacro-sainte formule : « Moi qui suis né voyageur... », tous les regards ont-ils convergé dans sa direction.

Toukoutouk était très grand, très maigre, avec cette élégance faite de nonchalance et de démesure, propre aux Africains. Ses longs doigts déliés, s'envolant, se rétractant, dansant autour de son visage, donnaient à sa parole un saisissant relief. Il en usait et en abusait, avec une maestria d'hypnotiseur.

Mais cette fois-là, mon boy me préparait un tour à sa façon.

— *Moi qui suis né voyageur, j'ai vu Toumbou-bâ, le village du baobab sacré.*

Il a fait le tour de l'assistance, avec une expression de défi que je lui connaissais bien – sa tête de « méchant singe » comme j'avais l'habitude de l'appeler. J'aurais dû me méfier ! Mais j'étais trop occupé par Astrid. Elle portait un pagne orange et vert, avec de grandes fleurs aux allures carnivores. De minuscules nattes se tortillaient autour de sa tête. Ses paupières écarquillées laissaient voir largement le blanc de ses yeux, et elle ne souriait pas. Jamais je ne l'avais trouvée aussi jolie.

Elle écoutait en retenant son souffle. Toute l'attention du conteur semblait, d'ailleurs, s'être fixée sur elle. Ignorant impudemment le reste de l'assemblée, mon boy ne s'adressait qu'à la négrillonne.

— *Quiconque se réfugie sous ce baobab a droit aux égards et au respect, même si c'est un criminel, a-t-il poursuivi. Tant que l'ombre des branches le recouvre, il est intouchable. Et sais-tu pourquoi, fillette ?*

Fascinée, Astrid a fait « non » de la tête, et ses petites nattes ont oscillé en cadence.

— *Parce que c'est l'arbre aux mains*

D'un geste brusque, il a brandi ses deux poings devant lui ; deux poings menaçants comme ceux d'un lutteur. Astrid a sursauté.

— Et sais-tu pourquoi il porte ce nom ? Parce que des mains sont enterrées entre ses racines. Des centaines et des centaines de mains.

— Des centaines et des centaines de mains ? a répété Astrid, stupéfaite.

— Oui, des centaines et des centaines de mains, noires comme les tiennes. Des mains de nègres, coupées par les maîtres blancs...

J'ai sursauté. Le discours de Toukoutouk prenait un tour inattendu. J'ai senti les colons s'agiter sur leurs sièges.

— Quand la récolte du caoutchouc n'était pas suffisante, les maîtres blancs venaient dans les villages avec des fouets, des fusils et des haches. Leurs sentinelles les suivaient : des Noirs sans pitié, à leur solde. Ils faisaient sortir les familles des cases, et coupaient les mains. Toutes les mains. Celles des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards. Celles des nouveau-nés. Ces nuits-là, ces nuits d'horreur, la brousse résonnait de pleurs et de hurlements. Et même les bêtes les plus cruelles, même les buffles, les panthères, les gorilles, tremblaient de peur en les entendant.

Avec une légère plainte, Astrid a caché ses menottes sous ses aisselles.

— Des moignons..., rugissait Toukoutouk, emporté par son récit. Des villages entiers avec des moignons. Et au milieu, devant la case du chef, un tas de mains sanglantes...

Ses doigts graciles ont dessiné le tas dans l'espace, au milieu d'un silence consterné.

— Où a-t-il été chercher ça, lui ? a chuchoté le colon à l'oreille de sa femme.

Et la petite voix d'Astrid d'implorer, toute tremblante :

— C'était... c'était il y a longtemps, hein, Toukoutouk... ?

— Quarante ans à peine... Mon père a connu cela. Il était enfant, à cette époque. C'était un bassengi ¹⁵ de la tribu des Mongu, qui récoltait la gomme pour le roi Léopold II. Lui-même a été torturé de nombreuses fois. Les lanières du fouet ont laissé des cicatrices sur ses épaules. Des boursouflures semblables à de gros vers pâles incrustés sous la peau...

Il s'est penché vers Astrid, qui a eu un mouvement de recul involontaire.

— Voilà pourquoi le baobab de Toubou-bâ est sacré. Ce n'est pas de la sève qui coule sous son écorce, c'est du sang. Il a capté la mémoire de ces atrocités, et il s'en est nourri. Le temps passe, les hommes oublient, mais pas les arbres. Le baobab de Toubou-bâ se souvient, et se souviendra toujours. Il protège les nègres qui cherchent refuge sous ses branches. Qu'ils soient voleurs, bandits, assassins, il les protège. Seulement les nègres... pas les Blancs !

D'ébahis qu'ils étaient, les deux colons sont devenus nerveux. Très, très nerveux.

— Je vous somme de faire taire ce macaque ! m'a craché la jeune femme.

— C'est avec ce genre de discours qu'on monte la tête aux populations ! Votre boy est un agitateur, Jean ! a renchéri le mari.

Comme j'ordonnais à Toukoutouk de « la fermer », l'instituteur s'est levé à son tour.

— Il ne dit que la vérité, a-t-il riposté gravement. J'ai eu l'occasion de lire le rapport des enquêteurs internationaux. L'affaire du « caoutchouc rouge » a ému le monde entier. Le roi des Belges y est taxé de tortionnaire...

— menteur ! a crié le colon, frémissant d'indignation. Je me sens personnellement agressé par ces propos diffamatoires !

— Nous ne resterons pas ici une minute de plus ! s'est exclamée sa femme.

Ma soirée tournait court. J'ai tenté d'apaiser tout le monde, mais les passions se déchaînaient. Depuis quelque temps déjà, le colonialisme vacillait sur ses bases ; nous nous rapprochions dangereusement de l'indépendance. Dans les esprits échauffés, la moindre étincelle suffisait à mettre le feu aux poudres.

Pendant ce temps-là, sourd à l'altercation, Toukoutouk achevait sa légende :

— Quand on pile les fruits de ce baobab, on obtient une poudre appelée okoubou, la poudre de vengeance. Elle tue les Blancs, fillette. Rien que les Blancs. Pas les Noirs.

Et Astrid de répéter, d'une toute petite voix tremblante :

— Elle tue les Blancs, rien que les Blancs, pas les Noirs...

Les colons sont partis, furieux. Je ne les ai jamais revus. Ils ne m'ont pas manqué, je ne les aimais pas. Mais j'ai continué à fréquenter l'instituteur, un dénommé Lumumba. Charles, de son prénom. Son frère, Patrice, allait devenir, quelques années plus tard, une figure emblématique de la révolution.

Quant à Toukoutouk, je l'ai engueulé, pour la forme. Mais il s'est contenté de rire.

— Ça a amusé la petite ! m'a-t-il répondu sans se démonter.

Qu'opposer à un argument pareil ?

¹⁴. kobouté : accoucher.

¹⁵. bassengi : homme primitif (littéralement : homme tout nu)

— Je me demande ce qu'est devenue Godelieve, dit Astrid tout de go.

L'émotion de tout à l'heure ne l'a pas empêchée de préparer le souper. Une potée de légumes avec des boulettes. En râpant le chou, elle réfléchit tout haut, comme à son ordinaire.

— Tu crois qu'elle est heureuse ?

Les rognures de trognon pleuvent autour de l'assiette. L'une d'elles tombe par terre. Fidèle, qui n'attendait que ça, la gobe et la mâchouille avant de la recracher plus loin.

— Ttttttt ! proteste Astrid.

Elle ramasse l'immondice, le jette à la poubelle.

— Je ne suis jamais allée en Flandres. C'est plat, paraît-il. Pas comme ici. Et puis, il y a des grandes villes : Gand, Bruges... On rencontre des gens. Godelieve, c'était ça qu'elle voulait : rencontrer des gens. Des Flamands, comme elle. Ne plus être étrangère. Elle a dû se remarier, avoir des enfants. Des normaux, cette fois. Elle est même peut-être grand-mère, aujourd'hui...

Un soupir. Astrid prend un oignon, l'épluche.

— Moi, si c'était à refaire, tu sais comment j'aurais vécu ? J'aurais épousé un Congolais. Toukoutouk, ou Charles Lumumba, ou un autre. Toukoutouk surtout m'aurait plu, il était gentil. Il racontait de belles histoires. On aurait habité dans la brousse, près de nos familles. Une case, quelques poules, des chèvres... Des enfants suspendus aux plis du pagne, d'autres jouant autour. Un dans le dos, un dans le ventre. Et le mil qu'on pile avec les tantes et les cousines, sur la place, en pouffant de rire...

Elle se frotte les yeux : l'oignon, ça fait pleurer.

— Aujourd'hui, je serais la vieille mama pleine d'expérience, qu'on vénère, qu'on consulte, qui houspille et instruit. Celle qui initie les jeunes filles aux pratiques du mâle, aide les femmes à accoucher, leur montre comment on allaite, et endort les nourrissons, le soir, près du feu...

Au tour des patates maintenant.

— Voilà comment aurait dû se dérouler ma vie. Et au lieu de ça...

Du bout de son couteau, elle désigne les quatre points cardinaux.

— ... personne à aimer, ni à droite ni à gauche. Un ventre sec comme un caillou. De la pluie, du vent. Et pour couronner le tout, un malade mental qui me persécute. Triste bilan !

Elle regarde le chien – auditeur complaisant, silencieux, parfait ! –, et crie presque :

— J'aurais dû m'en aller, moi aussi, Fidèle ! Partir tant qu'il en était encore temps ! Prendre mon bagage, faire du stop, filer n'importe où, ailleurs. Ça n'aurait pas pu être pire qu'ici, de toute façon. Mais j'ai été trop lâche...

La tête posée sur mes pattes, je l'écoute. Et je vais de surprise en ahurissement.

En fait, je ne crois pas un mot de ce qu'elle dit. C'est la solitude qui la fait délirer. Oui, c'est ça, la solitude. Et la peur...

Avant ma mort, elle allait bien, je le jure. Elle « avait bon », comme nous disons en Wallonie – et l'expression est savoureuse ! Nous dégustions chaque jour, chaque heure, à petites goulées satisfaites. Je jardinais, elle cuisinait. Je lui apportais les légumes du potager, elle s'émerveillait : « Oh, le beau poireau, le gros navet, la superbe courge ! » et les mettait dans le frigo. Ensemble, nous coupions des fleurs pour le salon. Ensemble, nous nous promenions dans le Chemin Sous-Bois. Ensemble, nous suivions les émissions télé. Et chaque nuit, un sommeil commun nous rassemblait, bien au chaud sous la même couette.

C'est ma mort qui l'a déboussolée, un point c'est tout.

Les confidences d'Astrid sont truffées de mensonges. Elle a l'esprit dérangé, l'esseulement la mine. Elle déforme tout... Elle ment, n'ayons pas peur des mots !

Elle ose mentir... ME mentir !

Mais dans quel but ? Se rassurer ? Se convaincre que ce qu'elle a perdu n'en valait pas la peine ? Chercher une consolation dans la négation d'un bonheur enfui ?

Oui, c'est ça, c'est sûrement ça.

Mais moi, là-dedans, hein ? Moi, qu'est-ce que je deviens ? Faut-il que, par amour pour elle, je me nie et j'avalise le sacrilège ?

Non, je ne laisserai pas le doute s'insinuer en moi. Des radotages de vieille ne pervertiront pas ma mémoire !

Je veux oublier ses propos fielleux, ces vomissures. Ne plus me souvenir que de sa croupe altière, sa croupe noire brillant dans les draps froissés, ardente, offerte, répandant des senteurs de poivre et de curcuma. Comme je la prenais, cette croupe, à deux mains ! Comme je la prenais, pour m'y enfouir dans un ahanement !

D'y repenser me met le feu aux entrailles.

J'ai possédé d'Astrid les maigreurs juvéniles, l'épanouissement de la maturité, le confort de la vieillesse. Toutes les femmes en une. Le charme de chaque âge. Ma négresse, ma barbare, dans tes roses entrailles, j'ai connu des années et des années – une vie entière ! – de joies incomparables. Et maintenant que je ne suis plus, tu voudrais me voler ÇA ?

Avec un grondement de rage, je ferme les paupières. Je fuis. Je rentre en moi, là où mon passé est intact, imputrescible. Je m'immerge avec volupté dans ce qui fut, et que même la mort n'a pas réussi à me voler.

Aussitôt, je bascule dans le sommeil. C'est un privilège canin, ces brèves absences, ces évasions succinctes d'où la moindre alerte nous ramène, non point anéantis comme les humains, mais dispos, combattifs, et en possession de tous nos moyens.

Je rêve. La croupe d'Astrid m'apparaît en gros plan. Je la prends d'assaut. Elle geint, je souque. Ma tripe chante. D'autant qu'entre mes crocs, des petits bouts de viande sont restés coincés, et m'enchantent, eux, le palais.

Nous baisons sur un matelas sanglant. La dépouille de deux importuns, deux empêcheurs de s'aimer en rond. Willem, Hugo. Deux crapules que leur malséant désir a condamnées à périr sous ma dent, et qui se décomposent, membre par membre, organe après organe, au fil de notre coït.

— Tu n'aimes pas ce que je t'ai préparé, Fidèle ? Il n'y a pas assez de viande, peut-être... ?

Astrid a terminé son repas. Tout en débarrassant, elle examine, perplexe, l'écuelle intacte et l'animal somnolant à côté.

— Tu n'es pas malade, au moins ?

Il y a un soupçon d'inquiétude dans sa voix. C'est qu'elle n'a jamais soigné de chien, elle ! Et pas question d'appeler le vétérinaire : ça coûte bien trop cher !

À moins d'un cas grave, bien entendu...

Elle s'agenouille, passe des doigts insistants dans la fourrure, tâte la truffe.

— Fidèle ?

Fidèle ouvre les yeux, se redresse à demi, lèche la main qui le caresse. Puis se lève, s'ébroue et va à la porte.

— Je vois... Tu as besoin d'une petite promenade apéritive, sourit Astrid. C'est vrai qu'avec cette pluie, tu n'es presque pas sorti. Le grand air va t'ouvrir l'appétit !

Le fumet de Meisje a pris de la virulence, depuis mon arrivée. La période des chaleurs approche. De bonnes qu'elles étaient, ses émanations sont devenues succulentes.

La truffe rasant le sol à la recherche d'une traînée de pisse, je longe le grillage, dans un sens puis dans l'autre. En claquant des mâchoires, comme tous les chiens épris quand le rut leur vrille le flanc.

Mais Meisje est enfermée. Hugo veille jalousement sur elle. Seul un loup peut la monter – c'est du moins ce qu'on dit par ici –, et uniquement lorsque son maître le décide. Il en a toujours été ainsi. Une seule portée par bête, une seule bête par portée. Une petite louve, pour perpétuer la lignée des Meisje.

Soudain, de l'intérieur du chalet s'élève un hurlement. La chienne m'a senti. Son chant douloureux de femelle en chasse monte vers les étoiles.

J'y joins le mien. Notre duo d'amour emplit la nuit.

Devant sa télé, Astrid doit se boucher les oreilles, grincer des dents. Ma plainte n'en est que plus grisante – et plus ample.

— Moi aussi, tu sais, dans le temps, le chalet m'a attirée, dit lentement Astrid. Et pour les mêmes raisons que toi !

La lampe de chevet, posée à côté d'elle, nimbe d'un halo rose ses crêpelures grises, ses traits que l'âge a adoucis, amollis, comme gommés. Un sourire flotte sur ses lèvres.

Toute droite, adossée à ses oreillers, elle fixe, par la fente du rideau, le mince tronçon de paysage vertical, baigné de lune. Puis ses yeux font le tour de la chambre et se posent sur le chien, allongé sur la carpeite.

— J'étais seule, toute la journée. Je m'activais. Une maison à entretenir, c'est du boulot, quand même ! D'autant que Jean était maniaque, il ne souffrait aucun laisser-aller. Exigence légitime, après tout : lui bossait dur huit, dix, douze heures par jour. Pourquoi pas moi, qui partageais le fruit de son travail ?

Un voluptueux soupir monte du sol. Fidèle exprime sa satisfaction. Les chiens ont une structure mentale d'une formidable simplicité. Un rien suffit à les combler. Une carpeite, du chauffage, la voix complice d'un maître... Ni travail, ni obligations, aucune contrainte. Nourris, logés, aimés sans qu'on leur demande rien en retour, sauf d'être là, de profiter de nos largesses, et de nous en être reconnaissants. Heureuses bêtes !

— Tu me donnes envie d'être une chienne, tiens ! glousse Astrid.

— Jamais, je peux bien le jurer, je n'ai négligé ma tâche. Même dans mes pires moments. Toute ma fierté, je l'ai mise dans ce combat quotidien, cette reconquête incessante des choses. Ce bras de fer contre l'inéluctable : désordre, saleté, poussière, putréfaction. Ah, Jean n'a pas eu à se plaindre de moi ! J'ai tenu son ménage avec un soin et une abnégation sans limites...

Tandis qu'Astrid parle, les scènes qu'elle évoque se déroulent sous mes yeux, à la manière d'un film.

Ces scènes, et d'autres encore, qu'elle tait. Je la revois, la trentaine gironde, avec ses batiks rutilants et toujours, au visage, cette expression de petite fille sur le point de faire une bêtise. Ce nez qui se plisse pour un oui pour un non, ces lèvres impudiques révélant, à tout bout de champ, un croissant de dents blanches dans leur cavité rose. Ces yeux où pupille et iris se confondent en une seule et même flaque d'ombre.

Je la revois, écartelée sous moi. Offrant à mes saillies d'autres cavités roses. Et ça me fait bander.

— Mais tandis que je lavais, repassais, briqueais ; tandis que je préparais les repas, ravaudais les chaussettes, passais l'aspirateur, mon esprit s'évadait. Les corvées domestiques ont ceci d'appréciable qu'elles n'empêchent pas de penser, bien au contraire. Alors, je pensais. Et mes pensées fuyaient, vagabondes, ailées, toujours dans la même direction : vers chez le Flamand. Le chemin conduisant là-bas, j'en connaissais chaque pierre, chaque relief, chaque brin d'herbe. Je me le racontais inlassablement. Pas à pas, mon esprit franchissait le court itinéraire, s'attardant pour contempler une fleur sauvage dans le fossé, ou une limace, ou le cadavre d'un oiseau. Histoire de faire durer le plaisir, de prolonger encore et encore l'instant délicieux où le ventre fourmille.

Elle marque une pause, gagnée par une sorte d'émotion. Comme égarée dans sa chair que le récit éveille.

— Plus j'approchais du chalet, plus mon ventre fourmillait. En atteignant le portail, j'avais presque toujours un orgasme. Alors je n'allais pas plus loin. C'était inutile : le trajet m'avait suffi.

Un frisson la saisit. D'un geste involontairement coquet, elle croise les bras sur la poitrine, remonte les épaules qu'elle empaume et masse. Pose la joue sur le dos de sa main droite. Me regarde, la tête penchée, presque malicieuse. Presque provocante. Presque négrillonne.

— Je n'ai jamais eu besoin d'évoquer la suite. À quoi bon ? Elle eût été triviale. Le sexe et ses chichis, j'en étais saturée. Jean y pourvoyait largement. Et je n'aimais pas ça.

» Durant plus de vingt ans, j'ai parcouru quotidiennement ces cent mètres de délices. De savoir que là-bas, derrière ce rideau de sapin, un homme me désirait, suffisait à meubler mes jours. Car il me désirait, j'en avais la certitude. Il tournait en rond comme un fauve, dans son petit salon propre, obsédé par ma peau, mes seins, mon visage. C'était drôle, non ? Un Blanc obsédé par la peau noire, les seins noirs, le visage noir que je lui refusais. J'en avais le feu aux veines. Ça me vengeait des « guenon », « moricaude » et autres « bamboula » dont m'avaient affublée les « anges »...

» La seule fois où j'ai cédé, c'était poussée par la pitié. Je n'en garde qu'un pâle souvenir que n'entache rien de charnel. D'ailleurs, le regard de Hugo par la porte entrouverte a effacé tout le reste.

» Aux aurores, j'entendais démarrer la Jeep, en direction de la ravine des Makralles. Et parfois, furtivement, lorsque la nuit tombait, un bruit de branches cassées – ou des pas dans la neige – m'indiquait que Willem rôdait autour de moi, comme un prédateur guettant sa proie. Durant plus de vingt ans, mes plus grands émois ont été cela : un ronronnement de moteur, des craquements furtifs, une ombre se profilant le long de la haie ou traversant, l'espace d'un éclair, le rectangle que projette la fenêtre éclairée sur le gazon.

» Puis Willem s'est pendu. Le Chemin Sous-Bois a cessé d'exister. Et moi, je n'ai plus été qu'une enveloppe vide.

Astrid se tait. Elle a vidé son âme comme on vide un abcès. Alors, je me redresse lentement. Je m'assieds sur la carpe. Je lève le museau vers le plafond. Et, comme un loup, je hurle.

Je hurle. Ma haine, ma fureur, ma souffrance, mon désarroi. Mon passé saccagé. Les hurlements des loups ressemblent à des sanglots.

Dans le lointain, un cri répond au mien, assourdi par la distance et les murs de nos deux maisons.

— Hoooouuuuu... Hoooouuuuu...

Les chaleurs de Meisje montent et la démangent. Elle implore le mâle à pleine gorge.

Bientôt, nos deux souffrances à l'unisson n'en font plus qu'une.

— Va brailler ailleurs, espèce d'obsédé ! siffle Astrid en m'ouvrant la fenêtre. Tu n'as que ça dans la tête : baiser, baiser ! C'est bien la peine que je m'esquinte à te raconter ma vie !

D'un bond, je suis dehors. Elle referme le battant mais ne me lâche pas des yeux, le nez collé à la vitre, éblouie par le disque d'or de la lune qui m'auréole.

— Tu en as fait, un fameux boucan, hier ! grogne Astrid, en jetant d'un air morose ses croûtes de fromage à Fidèle.

Elle étouffe un bâillement, avale une gorgée de café, fait la grimace. L'amertume du breuvage lui arrache un frisson.

— Crénom, j'ai eu la main lourde..., se morigène-t-elle, en rajoutant de l'eau chaude dans sa tasse. C'est imbuvable, cette saloperie !

L'humeur n'est pas au beau fixe, il s'en faut même de beaucoup ! La vieille femme, de toute évidence, ne pardonne pas au chien la virulence de son rut.

— Tu me rappelles Jean, tiens ! Lui aussi, il ne pensait qu'à ça !

Elle boit. Dans le silence, on n'entend que le bruit de sa déglutition et la respiration saccadée de Fidèle, que le fromage a mis en appétit.

— Encore, pendant toutes les années où il a travaillé, c'était supportable. Il partait tôt, rentrait tard. Il n'avait que la nuit pour *koukounié* ¹⁶, ou le matin au réveil. Ça me laissait toute ma journée à moi. J'étais seule, bien sûr, trop seule, mais en paix. Je pouvais m'occuper, rêver à ma guise, sans qu'on me cherche, qu'on me palpe, qu'on me sollicite constamment. Mais quand il a pris sa retraite...

Elle a un geste signifiant : « La catastrophe ! », les deux bras levés théâtralement au-dessus de la tête.

— Ah ! là, là, quand il a pris sa retraite... Il avait beau avoir septante ans et être devenu chauve, bedonnant et presbyte, côté braguette, il fonctionnait comme un petit jeune. Toujours dur du bas-ventre, toujours chaud de la bouche, toujours égrillard. Et une petite sieste par-ci, et un gros câlin par-là, et que je te trousse sur la table de la cuisine, dans la salle de bains, même devant la télé quand le film l'ennuyait. Et que je te harcèle pendant le nettoyage, sous prétexte que, de passer la serpillière, ça fait bouger le cul et ça donne des idées. J'avais l'impression de ne plus rien faire d'autre, moi : sans arrêt déculottée, sans arrêt à l'horizontale. Mais je n'avais pas le choix, Jean ne me demandait pas mon avis. Je lui appartenais, tu comprends. Il m'utilisait selon son bon plaisir. Sinon, pourquoi m'aurait-il ramenée de si loin ? Alors je me laissais tripoter, la tête ailleurs, en y mettant du zèle pour que la corvée dure moins longtemps. Et pendant qu'il soufflait comme un phoque sur moi, je parcourais le Chemin Sous-Bois...

» Enfin... les deux premières années ! Après, je n'ai plus su où aller. Et rester là pendant qu'on copulait, à nous observer froidement, avec nos fesses molles et nos ahanements, j'en avais la nausée...

» Quand Jean s'était soulagé, on reprenait nos occupations, chacun de son côté. Il retournait biner, moi j'éteignais le gaz sous la marmite de soupe et je mettais le couvert. Ou j'achevais d'étendre le linge. Ou je passais l'aspirateur, je rangeais, j'époussetais. Jusqu'à la fois suivante.

» Huit ans, ça a duré... Huit ans ! J'ai cru que ça ne s'arrêterait jamais...

Huit ans, c'est vrai... Les meilleures années de ma vie. Comme si tous mes efforts – conquête d'Astrid, retour au pays, conflits familiaux, déménagements, travail acharné – n'avaient convergé que vers cela, ce but, cet accomplissement : une chaumière et un cœur. Terminés la séparation quotidienne, les départs aux aurores, les chantiers disséminés dans tout le pays. Une vie de travail m'avait valu cette récompense suprême : l'osmose totale avec la femme que j'aimais. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre l'un près de l'autre, en harmonie, dans le lieu que nous avons choisi, savourant chaque instant comme une friandise.

Et voilà qu'elle ose dénigrer tout ça ? !

Les incongruités de cette vieille folle m'irritent. Je retrousse les babines, je gronde. Elle me regarde avec étonnement, fronce les sourcils.

— Eh bien dis donc ! Te voilà de nouveau dans un bel état ! Pas la peine de montrer les crocs, tu n'es pas prisonnier, que je sache ! Va donc la retrouver, ta putain !

Elle m'ouvre la porte, la lippe mauvaise. Un courant d'air la saisit ; elle resserre son peignoir sur elle.

— Les chiens sont encore pires que les hommes, quand ça les chatouille ! l'entends-je grommeler.

Lorsque le chien rentre, une heure plus tard, ayant fait – en vain ! – le siège du chalet, Astrid a un teint de cendre.

— Il est encore venu, Fidèle ! Il est encore venu ! bafouille-t-elle.

Elle s'est barricadée. Les volets du salon sont fermés, plongeant la pièce dans une pénombre de salle de cinéma. Devant la porte d'entrée, elle a poussé une chaise.

— Il a vu que tu n'étais pas là, alors il s'est mis à tambouriner. C'était horrible ! Je lui criais : « Va-t'en » mais il n'en avait cure. Il était déchaîné, la bave aux lèvres, les yeux fous. Je ne sais pas ce que vous avez tous en ce moment, c'est comme un vent de démence qui souffle. J'ai cru qu'il allait briser les vitres pour entrer. Il poussait des rugissements en martelant les fenêtres avec ses poings. Heureusement que les volets se ferment de l'intérieur. Je les ai baissés, mais ça ne l'a pas calmé. Regarde, il a cassé une latte de bois...

Elle montre les dégâts d'un doigt tremblant.

— ... et il a continué à me fixer par le trou. Je me suis réfugiée dans la salle de bains, verrou tiré. Ton arrivée l'a mis en fuite, heureusement !

Sa voix se brise. Elle se laisse tomber à terre, se cramponne au cou du chien.

— Ne me laisse plus jamais, Fidèle, tu entends ? PLUS JAMAIS ! J'ai trop besoin de toi !

Cette nuit, j'ai le droit – ô bonheur sans mélange ! – de me coucher en travers du lit, tout au bout, sous l'édredon. Ce privilège me comble. Pour la première fois de ma vie (!), j'ai une pensée reconnaissante envers Hugo.

Ma femme a besoin de moi, de ma force, de ma chaleur. Un besoin pressant, viscéral, presque physique. À l'en croire, c'est la première fois... Dire qu'il a fallu que je sois mort pour ça !

Je me fais humble, discret. La proximité d'Astrid, allongée perpendiculairement à moi, les pieds dans ma fourrure, me remplit d'une inexprimable douceur. J'ose, par-ci par-là, un coup de langue furtif sur ses orteils, et elle rit. D'un pauvre petit rire grelottant, près des larmes.

L'autre nuit, quand elle m'a permis de dormir près d'elle, c'était dans un moment de faiblesse, de panique. J'étais l'épave à laquelle on s'accroche pour ne pas sombrer. Mais ce soir, c'est différent. Elle m'accepte en connaissance de cause. J'acquies mon statut officiel de « compagnon de lit ». Astrid ne reviendra plus en arrière.

Je suis à nouveau chez moi dans ma chambre.

Ma chambre... Je la regarde enfin à la bonne hauteur, je la retrouve. Vue du sol, elle était différente, plus grande, moins douillette. Mais d'ici, oh, d'ici... J'en fais le tour comme jadis durant mes nuits d'insomnie.

Cette pièce n'a jamais été totalement obscure. Lorsque j'ai acheté la maison, le volet était déjà cassé. Ces volets enrouleurs, qu'on descend à la manivelle, vieillissent souvent mal. Le mécanisme se grippe à la longue, et la persienne reste bloquée dans sa loge. J'ai voulu le remplacer, mais Astrid s'y est opposée. Elle a toujours eu horreur de ce qu'elle appelait « le noir aveugle », prétendant que cela lui faisait mal aux orbites. « J'écarquille tellement les yeux que j'ai l'impression qu'ils vont tomber », affirmait-elle. Je n'ai pas insisté. Après tout, ça évitait des frais, et le rideau suffisait largement pour préserver notre intimité.

La préserver de quoi, d'abord ? L'isolement était notre meilleure garantie de discrétion !

L'été, nous ne le fermions même pas, d'ailleurs, ce rideau. Ni la fenêtre. Nous laissons le clair de lune couler dans notre chambre, les rumeurs de la nuit l'envahir. Crissements d'insectes, frôlements, grésillements, murmures. Et dans le lointain, le hululement feutré des chouettes... Nous faisons l'amour, nous causions à mi-voix, nous dormions dans ces chuchotements nocturnes familiers, que rien d'inquiétant ne troublait jamais.

Ce soir, la fenêtre est close et les tentures tirées.

Curieusement, les pensées d'Astrid se superposent aux miennes, car elle dit :

— Dommage qu'on n'ait pas réparé le volet. Il m'aurait été bien utile, maintenant ! Nous sommes au rez-de-chaussée, n'importe qui peut entrer. Demain, je téléphonerai au menuisier des Fontenelles, celui qui nous a installé la barrière. Lui, doit être à la retraite, mais je crois que son fils a repris l'affaire...

Elle bouge vaguement. Dans l'ombre, le blanc de ses yeux luit, presque phosphorescent.

— Enfin, tant que tu es là, je ne risque pas grand-chose... Hugo a peur de toi. Il a toujours eu peur de tout et de tout le monde, sauf de ses chiennes (petit ricanement grinçant) et de moi, depuis que « ça » le travaille...

Les plantes de ses pieds esquissent, dans mon poil, une sorte de caresse.

— Il n'y a pas une semaine que je t'ai recueilli, et déjà tu m'es indispensable, mon pauvre Fidèle... Comme gardien, comme bouillotte... Je n'ai jamais eu besoin de personne à ce point-là !

Je gobe ses paroles, frémissant, éperdu. Des mots d'amour semblables, elle ne m'en disait pas de mon vivant.

Je m'endors dans un soupir d'extase. Je rêve d'elle. À douze ans, aimait-elle les chiens ? Oui, sûrement. Les enfants et les bêtes se comprennent d'instinct. D'instinct, ils sont complices. Ce sont les préjugés adultes qui pervertissent leurs rapports. Les animosités absurdes qu'on leur inculque, ou qu'ils acquièrent en prenant de l'âge. Et dont le monde animal fait les frais.

Je rêve d'elle, de sa bouche rose, de ses paumes roses. De son rire rose à en hurler. Elle fuyait Kitoko mais n'eût pas fui Fidèle. Ses deux petits bras autour de mon cou, je les aurais sentis bien plus tôt, et sans avoir recours à la magie. Je nous vois, parcourant la brousse côte à côte, ivres de liberté, elle cramponnant mon poil, à la façon de Hugo et Meisje. Nous reposant après nos courses folles, enroulés l'un dans l'autre à l'ombre d'un arbre à pain, bras, jambes et pattes emmêlés. Ah ! j'aurais su la protéger, cette petite grenouille noire ! J'aurais su la défendre. Même contre les assauts de l'homme blanc. i'aurais su...

Que n'ai-je été chien de toute éternité !

Le souffle d'Astrid emplit la pénombre, régulier et doux. Je m'éveille, je l'écoute. Il me berce. Oh, tout recommencer... Tout reprendre à zéro... Les douze, quinze années de vie qui me restent, les passer à l'idolâtrer, constamment, nuit et jour. Vieillir avec elle. Que mon museau blanchisse, que le rhumatisme me déforme, près d'elle, mon diamant noir, ma maîtresse, se dégradant aussi. Unir nos maux comme nous n'avons pas su unir nos sens...

Dans le silence de la nuit, des espoirs insensés me viennent, des bouffées de certitude. Oui, oui, tout recommencer, c'est possible. La posséder vraiment, qu'elle soit mienne avec son âme, avec son corps...

Un feu de Dieu me brûle le ventre. Je hume son odeur de négresse, ce lourd parfum qu'exacerbe le sommeil. Des fragrances de croupe, de sueur, d'haleine. Ma truffe parcourt ses chevilles, ses mollets, ses genoux. Insensiblement, je monte vers elle.

Quand elle se réveille en sursaut, mon corps, collé au sien, n'est plus qu'une fournaise.

— Mais... que... ?

Un halètement suspect trouble le silence nocturne.

Astrid s'assied, allume la lampe de chevet, repousse la couette. Le chien est obscènement plaqué contre elle, l'arrière-train agité de soubresauts.

Elle a un moment de stupeur, puis s'emporte :

— Qu'est-ce que tu fous là ? Veux-tu bien retourner à ta place !

Fidèle fait celui qui n'a rien entendu et poursuit son manège, imperturbable.

— Barre-toi, je te dis !

Une tape sur le museau le fauche en pleine euphorie. Avec un couinement de douleur, il s'écarte et, honteux, les oreilles soudées au crâne, rampe aux confins du lit.

— Non, pas là, par terre !

Il descend.

Astrid secoue son oreiller, s'y adosse. Croise les bras, dans une attitude de vierge outragée.

— Qu'est-ce que vous avez tous après moi ? fulmine-t-elle. Les débiles, les clébardes... Et quoi encore ? Vous ne pouvez pas garder vos distances ?

Se penchant vers le chien, furibonde :

— Tu me confonds avec Meisje ou quoi ?

Raplati sur la carquette, Fidèle risque un gémissement contrit.

— C'est ça, pleurniche dans ton coin et tiens-toi tranquille ! lui jette la vieille femme, légèrement radoucie.

Puis, dans un soupir :

— Je suis bonne pour une insomnie, moi, maintenant !

Elle se lève, écarte le rideau, risque un coup d'œil par la fenêtre. Tout est calme, dehors. Seule une faible lueur jaune, derrière l'épaisseur des sapins, trouble l'obscurité spongieuse du paysage.

— Il y a de la lumière chez le Flamand. Hugo non plus ne dort pas...

Elle frissonne et se recouche, remontant la couette jusqu'à son menton.

— Dire que c'est pour avoir la paix que j'ai fait ça... Pour avoir la paix... Si j'avais su !

Le rideau, mal retombé, laisse filtrer un petit coin de nuit, accroc obscur dans la bulle de lumière.

— À mon âge, j'avais quand même bien droit à un peu de tranquillité, non ? Je ne pouvais pas deviner que ce serait pire après !

Nouveau soupir. Elle prend le verre d'eau posé sur la table de chevet, en boit quelques gorgées. Le repose.

— C'est la faute à Toukoutouk, finalement, si j'en suis là. Mais je ne peux pas lui en vouloir, il n'avait que de bonnes intentions. On était du même village, et je crois qu'il m'aimait bien. Si j'étais restée, il m'aurait peut-être épousée...

Le museau posé sur mes pattes, je boude. Jamais je n'ai été humilié de la sorte. Une monstrueuse frustration me comprime les testicules. Et pire encore : me voici face au conflit de mes deux moi. Car, si ma nature de chien se soumet, tête basse – les chiens sont habitués à ce genre de brimade : de tout temps, les maîtres ont jugulé leurs appétits les plus légitimes ; la peste soit de ces bourreaux ! –, il n'en est pas de même pour mon âme d'homme.

Mon âme d'homme est en pleines turbulences. Des pulsions revanchardes me taraudent. Des désirs de viol.

La voix d'Astrid n'est qu'un murmure diffus qui berce mon exaspération. Un bourdonnement d'insecte, agaçant et quasi dépourvu de sens.

— Toukoutouk est venu me voir, avant mon départ. « La poudre d'*okoubou*, ça peut toujours te servir, là-bas, m'a-t-il dit. En Europe, les gens sont méchants. » Moi, je ne voulais pas le croire, évidemment. J'étais si jeune, si candide...

— Hoooooooouuuuuu ! Hoooooooouuuuuu !

Tiens, Meisje nous remet ça... Il y avait longtemps ! Son maître a dû la laisser sortir, sa plainte vient du bois. Qu'y cherche-t-elle ? Un loup ?

— Femelle du diable... maugrée Astrid. Elle aussi, tiens, j'aurais dû l'empoisonner !

Le cri de Meisje m'attaque au ventre, mais je ne bronche pas. Mon âme d'homme a pris, provisoirement, le pas sur ma nature de chien. Entre les attraits d'Astrid et des chaleurs de chienne, mon choix – bien que cornélien – est fait. C'est Astrid que je veux.

Comme musique et parole, leurs deux voix se confondent à mon oreille.

— J'ai gardé le petit sachet en souvenir, convaincue de ne jamais l'utiliser. Les années ont passé, l'*okoubou* était dans mes affaires. Je n'y prêtais pas attention... Mais, après le suicide de Willem, quand la vie est devenue par trop insupportable, j'ai commencé à y penser de plus en plus souvent. Forcément, je n'avais plus rien à quoi me raccrocher...

— Hoooooooouuuu... Hoooooooouuuu...

— Au début, l'idée m'effleurait à peine, une fois de temps en temps, sans que je m'y arrête. Puis elle s'est mise à m'obséder. Vers la fin, je n'avais plus qu'elle en tête. Mais il m'a quand même fallu six ans pour me décider...

— Hoooooooouuuu... Hoooooooouuuu...

Le cri de Meisje se rapproche. Il m'électrise, j'ai des spasmes dans l'abdomen. Le fumet de la bête en chasse me parvient à travers les murs, et tous mes nerfs de chien grésillent.

— C'est dans la soupe que je mettais la poudre. La julienne avec des haricots blancs, sa préférée. Il ne s'en rendait pas compte : l'*okoubou* n'a pratiquement pas de goût.

— Hoooooooouuuu... Hoooooooouuuu...

Par instants, le cri de Meisje couvre le monologue d'Astrid. L'accompagnement déborde sur les mots, comme dans les mauvais enregistrements. L'un sollicite mes oreilles, l'autre ma tripe. Mon être entier est à l'écoute.

— Même le médecin n'y a vu que du feu. À petites doses, la poudre d'*okoubou* détruit lentement les Blancs, sans laisser de traces. Elle provoque d'abord une crise cardiaque. Souvent, Toukoutouk me l'a assuré, on s'arrête là, sans chercher à aller plus loin. Le meurtre reste en suspens. Pas de crime, pas de risque. Et finalement, la vengeance n'est-elle pas plus belle ? Végéter comme un légume, n'est-ce pas plus affreux que la mort ?

Mais... De quoi parle-t-elle ? À quelle mort fait-elle allusion ? Oubliant les vociférations de la femelle, je reporte toute mon attention sur les étranges propos d'Astrid.

— J'aurais pu me contenter de ça, poursuit-elle avec une sorte de délectation. Paralysé, il ne me dérangeait plus beaucoup. Mais le pli était pris. Je crois qu'il y a du vice à tuer. J'observais avec une sorte d'extase la progression du mal. Je détectais chaque nouveau symptôme, chaque signe d'aggravation, si minime soit-il. Et cela me procurait une allégresse immense.

Pour mieux l'entendre, je m'assieds. Immobile, je fixe son profil d'ébène dans le halo rose de la lampe. Astrid semble dans un état second. Ce crime, c'est sans doute la première fois qu'elle l'avoue. Ces paroles, elle ne les a jamais prononcées par jurement. Même pour elle-même.

jamais prononcées, j'en jurerais. même pour elle-même.

Et c'est moi qu'elle a choisi pour confesseur. Moi, MOI !

— Pauvre Jean... Je l'ai fait durer presque trois semaines... Mais que de soins je lui ai prodigués, durant ce laps de temps ! Toujours présente, toujours tendre, empressée, attentive... Vrai, Fidèle, je l'ai dorloté comme un bébé !

Le hurlement de Meisje est tout proche, à présent. Il m'assaille. C'est avec ma chair que je l'entends. Avec mon sang, avec mes boyaux. Il n'y a plus rien d'humain en moi. Astrid vient de me tuer pour la seconde fois.

Je m'ébroue et, mû par un réflexe que je ne contrôle plus, je file vers la fenêtre.

Le regard d'Astrid s'affole.

— Reste ici ! commande-t-elle.

Mais je ne l'entends plus. Impatiemment, je me dresse sur mes pattes arrière et, des griffes, j'agrandis le petit coin de nuit.

Dans le petit coin de nuit, Meisje est assise, louve hurlante. La tête renversée en arrière, la gorge offerte, le museau pointé vers le ciel. Sa robe, miroitant sous le clair de lune, paraît liquide. Une cascade de mercure.

Tout mon corps se ramasse pour bondir la rejoindre.

Le beuglement d'Astrid déchire l'atmosphère :

— Non, Fidèle, NOOON ! Reste ici !

Elle se rue sur le chien et l'agrippe des deux mains.

— Ne me quitte pas ! J'ai peur, sans toi !

Ce n'est plus un visage qu'elle a, mais un masque d'épouvante. Un masque d'ébène dont les yeux, exorbités d'effroi, semblent par contraste d'un blanc irréel, presque fluorescent. Des phares d'où jaillit une lueur de folie.

Fidèle hésite, partagé entre sa docilité ancestrale et les exigences impérieuses du rut. Alors, des deux bras, elle lui entoure le cou, pose son visage contre sa gueule et chuchote, d'une voix tremblante :

— Reste... Je t'aime...

Je t'aime... Elle a dit je t'aime, comme la négrillonne de mon rêve. Elle a la même odeur que jadis, la même, exactement. En plus forte, en plus âpre. En plus enivrante. Une odeur de chienne.

— Hooooouuuuu ! Hooooouuuuuu ! geint Meisje dans l'accroc de nuit du rideau.

Je lèche les mains d'Astrid, ces mains qui ont caressé Willem, ces mains qui ont versé l'*okoubou* dans la soupe. Ces mains qui m'ont tant cajolé aux portes de la mort. Mais je les lèche en chien, pas en homme.

Jean a été tué une seconde fois. Jean n'existe plus. Fidèle a pris toute la place. Et Fidèle a le ventre en feu.

Je me dégage. Face à Meisje, Astrid ne fait pas le poids. Malgré son odeur de chienne, ce n'est qu'une femme. Mes sens, à présent, exigent d'autres agapes.

— NOOOON ! hurle Astrid.

Trop tard : bandant mes forces, j'ai sauté vers la fenêtre, et je suis passé à travers la vitre.

Dans un jaillissement d'éclats de verre, je rejoins Meisje sur la pelouse. Dans ma fièvre, je ne sens même pas que mon corps est en lambeaux, zébré de dizaines de coupures qui constellent mon pelage de sang.

En m'apercevant, la chienne jappe. Et commence notre danse nuptiale.

Nous tournons l'un autour de l'autre, fébrilement, chacun flairant la queue puis la truffe de son partenaire, suivant toutes les phases d'un rite vieux comme le monde. Des secousses de désir font ondoyer nos muscles sous nos pelages – le sien lustré, le mien pourpre. Nos crocs, aiguisés par le rut, jettent des éclairs dans les ténèbres.

Soudain, venant du Chemin Sous-Bois, paraît une ombre. La silhouette confuse d'un colosse encapuchonné. De loin, il observe nos ébats.

— *Ja... Ja, Meisje... Goed !* ânonne-t-il.

Cette fois, ce n'est pas un loup qui va couvrir Meisje. C'est un chien errant, un chien de cimetière. Un chien sanglant. Hugo a dit « oui ».

Dans le gazon obscur, la chienne batifole, son panache animé d'un battement de métronome. Elle trotte, se retourne pour s'assurer que je la suis, repart, fait volte-face. S'amuse de mes élans qu'elle brise aussitôt. Dans le règne animal, quoi qu'on en pense, le maître du jeu est souvent la femelle. En ce qui concerne les modalités de l'accouplement, du moins.

Je la suis. Elle court. Son museau retroussé sur ses dents semble rire. Elle se moque de moi, me provoque pour mieux s'esquiver à mon approche. Me sollicite et me fuit tour à tour.

Écumant, je m'acharne. Le mâle est obstiné quand ses sens le tourmentent. De dérobades narquoises en harcèlements patauds, nous atteignons le fond du jardin.

Un long moment, Hugo regarde les deux chiens se poursuivre dans la nuit. Sous le capuchon de la houppelande, sa face de méduse n'exprime pas grand-chose. Mais qu'éprouve-t-il, en vérité ? Rien. En tout cas, rien de transcendant. Les ébats de Meisje ne sont que le résultat d'un cycle naturel, la suite logique, imparable, éternelle, d'une poussée hormonale. Tout comme sa mère et sa grand-mère, la chienne va stocker la semence mâle dans ses viscères et, vers Noël, elle mettra bas une portée de chiots dont Hugo ne gardera qu'un spécimen : une petite femelle. Les autres, il les noiera comme le faisait son père, sans états d'âme et sans regrets.

Cette fois, cependant, le cérémonial est un peu différent. Ce n'est pas dans une clairière que s'accomplit la saillie, mais dans un potager. Et l' élu n'a ni l'œil de braise du loup, ni son poil argenté, mais une dégaine efflanquée de bâtard. La beauté de la progéniture risque d'en être affectée, mais bah ! qu'importe...

L'essentiel est que ce bâtard soit loin de sa maîtresse, rendu inoffensif par la tyrannie de ses glandes. Et Hugo compte sur Meisje pour que l'assouvissement dure longtemps.

Comme ça, la femme restera seule. Toute seule...

Derrière ce qui sert de paupières à Hugo – ces deux fentes nues, sans cils, ressemblant à des plaies suintantes – palpète un regard d'une cruauté infinie.

Traînant derrière lui, comme une paire d'ailes brisées, sa houppelande alourdie par la pluie, le mongolien se dirige vers la maison d'Astrid. Il enjambe la haie de thuyas, traverse la pelouse détrempée où chuinte chacun de ses pas, et fonce sans hésiter vers la fenêtre de la chambre – la seule éclairée.

Selon son habitude, il y plaque son visage et en scrute l'intérieur.

Un long moment, il reste là, immobile, épouvantail aux yeux vivants. Puis, satisfait de son examen, il passe la main par le trou de la vitre et, en prenant tout son temps, tourne le loquet.

En réponse à son geste, un cri de femme troue la nuit.

— Non... Non... Laisse-moi, Hugo ! Laisse-moi ! Au secoooooours !

Je dresse les oreilles, tétanisé malgré moi par les accents de terreur de la voix familière. Mais un jappement impérieux me rappelle à l'ordre.

Meisje s'est enfin immobilisée et m'offre son dos frémissant.

De la terre meuble montent des odeurs de poireaux, de choux, d'oignons : tout un bouquet de senteurs maraîchères qu'exacerbe l'humidité nocturne. Sous nos piétinements, les légumes, écrasés, rendent généreusement leurs derniers relents.

Mon bas-ventre est tendu à craquer.

Un baragouin criard s'échappe de la maison. Des pleurs, des supplications, des sanglots, entrecoupés d'éruclations approximatives, proches du langage mal maîtrisé des sourds-muets.

— À cause de toi, salope... Papa et toi... Salope... Putain... À cause de toi, maman partie...

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi ! geint Astrid, lamentable. Pitié, Hugo, pitié !

— Si ! Toi et papa... Je vous ai vus... Tu vas payer... Je vais te tuer... Tu auras mal... mal...

Un bruit indéfinissable, coup ou objet brisé. Meubles qu'on déplace, qu'on heurte. Puis des pas, des portes qui claquent. Et toujours les braillements hystériques d'Astrid, ses protestations, ses sanglots. Et toujours les éruclations informes de Hugo, ses accusations, ses menaces. Dialogue de sourds, de fous.

À présent, je les perçois moins nettement. Ils ont dû gagner le salon.

« *Mwana wantje ihii*

Ninde ukuvuze ihii

Ninde ukurijje ihii ¹⁷... »

Une plainte tremblante, assourdie par la distance, s'élève, à peine perceptible. Si j'étais encore humain, je sourirais. Astrid tente d'appivoiser l'ennemi, c'est tout elle, ça. Elle cherche à l'attendrir, à lui opposer un mur d'innocence. Elle s'efforce de le rendre à l'enfance dont il n'est jamais sorti. Les petits garçons ne violent pas les vieilles dames.

Mes pattes avant enserrent étroitement les hanches de Meisje. Elle se laisse faire. La gueule grande ouverte, la langue pendante, exhalant une vapeur épaisse, je la monte.

La chansonnette scande mes coups de reins.

¹⁷. Voir note 8.

Astrid est tombée à genoux, ses mains jointes tendues devant elle. On dirait qu'elle prie. Sa berceuse, obstinée, aigrette, monte vers Hugo comme une incantation.

Mais Hugo s'en fiche. Trois décennies de rancune bouillonnent en lui. Derrière l'inexpression de sa face fermente une haine tumultueuse, gigantesque, dévorante.

La perspective de sa vengeance toute proche le fait saliver.

En s'approchant de sa victime, toujours agenouillée, il bouscule la télé qui s'effondre, dans un fracas d'écran brisé. La chanson s'interrompt net, laissant en suspens le couplet inachevé. D'un geste instinctif de petite fille battue, Astrid protège son visage de ses bras repliés.

— Si... si tu l'exiges, je serai ta femme..., balbutie-t-elle.

Les mots se bousculent tragiquement sur ses lèvres.

— Je t'obéirai... Je... je t'aimerai... Je ferai tout ce que tu voudras... Mais je t'en conjure, ne me tue pas...

Elle dénude sa poitrine : deux énormes seins flasques garnis de mamelons grumeleux. Des seins de nourrice qu'elle empoigne et offre, pathétique, le regard implorant.

Hugo lui crache dessus.

— Chante ! ordonne-t-il, la saisissant par les cheveux.

« Ngwino nkwilhoreze

Ngwino ndirimbe ibihozo

Sbihozo maman yantoje ihii... Aaaaaaaaaaaaaah. »

Sur Meisje, je halète, l'arrière-train agité de convulsions. Les hurlements d'Astrid décuplent mon orgasme.

Ma vulve, dilatée à l'extrême, bat comme une plaie dont on écarterait les lèvres de force. Impossible de me dégager, malgré les crispations et les secousses dont je gratifie ce qui m'emplit.

Plaqué à mes fesses, je sens un ventre chaud. Un ventre indésirable. Incongru. Odieux. Des griffes me labourent les hanches.

Où suis-je ? Il fait noir. Je ne vois rien. Rien qu'une lune éblouissante, trou obscène dans le firmament.

Cette lune... Cette lune, je la reconnais...

J'étais là, sur le dos, la tête renversée en arrière, le ciel en pleine face. Kitoko trafiquait je ne sais trop quoi entre mes cuisses ; des affaires d'homme. Moi, je fixais la lune.

L'amulette bougeait sur mes seins. Chaque respiration la faisait osciller. Ça chatouillait, mais je n'avais pas envie de rire.

Soudain, quelque chose a forcé mon bas-ventre. J'ai eu mal, j'ai crié. La chose m'a pénétrée. Les contours de la lune sont devenus flous, à cause des larmes.

Kitoko me tenait les poignets, son poids m'écrasait. Sa sueur poissait mon corps, il haletait. Nos peaux se décollaient dans un bruit de ventouse, pour se recoller ensuite. Je suffoquais, écartelée, la muqueuse tendue à craquer.

Où suis-je ? Dans la paillote, en butte à l'implacable intrusion de l'homme blanc ?

Non, une odeur de légumes m'assaille les narines. Une odeur bien européenne. Poireaux, oignons, céleris, mêlés aux puissants relents de terre mouillée

Qu'est-ce que je fous là, à quatre pattes dans ce potager ?

Si seulement je savais qui me couvre... Mais tourner la tête avive la douleur de ma croupe. Des désirs de morsure m'agacent les dents.

Un bruit de semelles dans l'herbe détrempée. Et une voix ânonnante :

— Paix, Meisje... Paix...

Une main se tend vers moi. Le cœur chaviré, je la lèche. Elle a un goût de sang.

— Bientôt de beaux petits..., dit la voix adorée.

De mes entrailles monte un cri d'allégresse. Je pointe le museau vers les étoiles :

— Hooouuu ! Hooouuu !

Sous l'impulsion du cri, ma vulve se libère. Je m'ébroue.

— *Kom*, Meisje ! ¹⁸

Frétilante, je suis mon maître. Un bâtard servile nous emboîte le pas. Je le flaire avec méfiance ; c'est lui qui m'a montée. La saillie l'a rendu penaud. Il n'exige plus, il quémante. Mon maître le repousse du pied. L'oreille et la queue basses, il nous regarde partir.

Bientôt, les ombres du Chemin Sous-Bois nous avalent. Devant nous se dresse le chalet. L'itinéraire qui y mène est peuplé de délices. D'une truffe gourmande, j'inspecte le fossé, les bas-côtés herbus, la palissade. Une pisse de mâle retient un instant mon attention, mais je m'en détourne vite. Les femelles fécondées perdent toute convoitise.

Parvenue sur le seuil, je me retourne une dernière fois. La fenêtre au volet cassé brille dans la nuit.

¹⁸. *Kom*, Meisje ! : Viens, Meisje !

Gudule a publié plus de deux cents romans, pour la jeunesse et pour les adultes, où elle en a tué, des gens ! Des vilains pas beaux, des pères Noël, et beaucoup de petites filles ! « C'est de ma propre enfance que je me débarrasse », dit-elle. Voici enfin réédités et révisés ses formidables récits de terreur, dont deux des best-sellers de l'auteure : *La Baby-Sitter* et *La Petite Fille aux araignées*.

Du même auteur :
(Bibliographie sélective)

Sous le nom d'Anne Duguël :

Mon âme est une porcherie
(Sortilège, collection « Les anges du bizarre »)
La petite fille aux araignées
(Denoël, collection « Présence du fantastique »)
Petite chanson dans la pénombre
(Florent Massot)
Petit théâtre de brouillard
(Flammarion, collection «Imagine»)

Sous le nom de Gudule :
La Ménopause des fées :

1. *La Ménopause des fées* (Bragelonne)
2. *Crimes et Chatouillements* (Bragelonne)
3. *La Nuit des Porcs Vivants* (Bragelonne)

Géronima Hopkins attend le père Noël (Albin Michel)
Nous ne méritons pas les chiens (Hors-commerce)

Pour la jeunesse :

J'irai dormir au fond du puits
(Grasset, collection « Lampe de poche »)
La Bibliothécaire
(Hachette, Livre de poche jeunesse)
J'ai 14 ans et je suis détestable
(Flammarion, collection « Tribal »)
L'école qui n'existait pas
(Nathan, collection « Pleine lune »)
L'amour en chaussettes
(Thierry Magnier)

<http://gudule.over-blog.com/>

© Bragelonne 2008

ISBN : 978-2-8205-0165-3

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

Bragelonne – Milady, c'est aussi le club :

Pour recevoir le magazine Neverland annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

GUDULE
ENTRE CHIEN
ET LOUVE

